

mes et Pensées de Rivarol sont presque toutes, à l'exception de deux ou trois traits heureux, dans le goût de ce qui vient d'être cité. Il appelle la Grammaire *la physique expérimentale des langues*, et définit la loi « *La réunion des lumières et de la force.* » Quant aux *Paradoxes* que l'on a cru devoir annoncer dans le titre, où sont-ils? Pourquoi avoir été choisis comme indication générale un mot qui ne veut dire qu'une chose, c'est que l'auteur tourne le dos au vrai, au juste? Faire des paradoxes sera toujours, quoi qu'on puisse dire, un malheur, et il n'y a pas de quoi s'en vanter. Le paradoxe abonde assurément dans l'œuvre de Rivarol, puisqu'il est le plus souvent hors de la vérité, du naturel et des convenances. Il était au moins inutile de l'annoncer dans le titre, le lecteur n'avait pas besoin d'être prévenu sur ce point.

On a voulu faire de Rivarol, non pas seulement un métaphysicien, mais aussi une espèce d'arbitre du goût, un *linguiste*, car le bel esprit a cela de bon, qu'il se prête à tous les genres, à toutes les renommées; il effleure tout, il a l'aisance et l'universalité des gens de qualité de Molière. Les personnes qui se persuaderaient encore qu'il puisse exister dans Rivarol aucune des qualités de délicatesse et de raison qui constituent un bon juge en matière de langue, voudront bien lire sans aucune prévention le discours intitulé de *l'Universalité de la langue française*, qui a été composé pour l'Académie de Berlin; c'est à peu près le seul morceau achevé que Rivarol ait laissé. On peut dire que dans ce discours, qui devait être un modèle de raison et de goût, on ne saurait faire un pas sans tomber sur des traits révoltants d'affectation, d'obscurité ou d'enflure.

Le sujet est, bien entendu, de prouver que notre langue est supérieure à celle de tous les autres peuples, qu'il n'y a au monde que le français qui mérite d'être étudié et pratiqué. Cette thèse, qui a sans doute des côtés contestables, demandait dans tous les cas à être traitée avec une mesure extrême et un tact infini. S'il est vrai que notre idiôme mérite d'avoir le pas sur tous les autres, ce n'est guère à nous à le dire, ou tout au plus devons-nous le laisser pressentir avec toutes sortes de précautions et de ménagements.

Rivarol, lui, ne se préoccupe guère de ces soins-là; il débute par déclarer que le temps est venu de dire *le monde français*, comme autrefois *le monde romain*, et le discours se tient d'un bout à l'autre sur ce ton de l'apothéose, qui n'est pas, je pense, la vraie manière de faire consacrer l'éloge d'un peuple ou d'une langue. Quels termes étranges d'ailleurs l'auteur n'emploie-t-il pas pour caractériser les autres idiômes qu'il s'agit, conformément au thème, de rabaisser au profit du nôtre! « *C'est des Allemands*, dit Rivarol, que l'Europe apprit à négliger la langue allemande. » Puis, en parlant de l'espagnol: « On est tenté de croire qu'en espagnol, la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. » Enfin il donne de la langue italienne, la langue de Dante et de Machiavel, l'idée suivante: « Elle est souvent ridicule et presque insupportable dans une bouche virile, parce qu'elle ôte à l'homme cette teinte d'austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme. »

Il suffit de ces citations pour faire juger de ce que peut être le discours de Rivarol. Si on veut ne pas tenir compte des engouements passagers que son nom a excités autrefois, on conviendra que ce discours, tel qu'il est, mérite d'être classé parmi les plus détestables morceaux que notre littérature ait produits. L'auteur prodigue à chaque page des pensées si singulières, qu'on se demande souvent s'il n'y a pas eu de sa part gageure et parti pris de rompre en visière avec les premiers principes du jugement et de la vérité. Il prétend « que les Anglais font un livre avec deux sensations. » Il montre Voltaire présentant à l'Europe Locke et même Newton. « Les Etats se renverseront, dit-il dans un autre passage, et notre langue sera toujours retournée dans la tempête par deux ancrés, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre humain. »

Voici comment Rivarol, que l'on ose nous vanter encore à présent, pense et écrit habituellement, non-seulement dans son discours sur *l'Universalité de la langue française*, mais dans ses lettres à Necker sur la morale, sur la religion, dans tout ce qu'il a composé de sérieux. Il a même été historien, et on devine comment un pareil esprit a dû parler de la Révolution française, dont il a expliqué les causes à sa manière. Rivarol fut forcé d'émigrer; pour un homme tel que lui, quitter la France des cercles, des frivolités, c'était s'expatrier deux fois. On comprend donc qu'il ait pu y avoir chez lui plus de fiel et d'amertume que chez tout autre. Ce n'était pas une raison pour traiter comme il l'a fait les hommes et les événements de la période révolutionnaire, pour dire par exemple que la tête de Mirabeau, qu'on est habitué à voir juger plus dignement, même par ses adversaires, n'était qu'une grosse éponge toujours gonflée des idées d'autrui. S'il est vrai que les particuliers soient pour quelque chose dans le mouvement général et les crises des révolutions, on peut assurer que Rivarol par sa tournure d'idées, sa jactance, l'espèce de domination mondaine qu'il exerçait, grâce à un très-faux esprit, était un des hommes les mieux faits pour semer le champ de la politique de ces expressions irritantes qui appellent les plus tristes représailles.

Il est inutile de parler du recueil de ses bons mots, qui ont vieilli pour la plupart, et que tout le monde d'ailleurs sait par cœur, ni du *Petit Almanach des Grands Hommes*, très-mauvais opuscule satirique que le plus mince

journal n'admettrait pas aujourd'hui, ni de ses poésies très-prosaïques pour la plupart, parmi lesquelles on distingue toutefois quelques épigrammes bien grossières, bien calomnieuses, que l'on regardait comme des gentillesses entre écrivains au commencement de ce siècle-ci.

Grâce à Dieu, tout cela est loin de nous: Rivarol, par ses écrits, sa manière d'être, est la juste expression d'un siècle épuisé, d'une société agonisante qui ne pouvait plus supporter, en fait d'art, que la peinture sur émail ou sur porcelaine, d'autre théâtre que le proverbe, d'autre littérature qu'une sorte de causerie ornée, d'amplification prétentieuse qui remplaçait le livre que ses mains languissantes n'avaient plus la force de soutenir. A quoi bon, encore une fois, tirer de l'oubli de tels hommes? Sont-ce là les esprits, les ouvrages qu'il nous faut aujourd'hui? Que Rivarol, ou tout autre causeur célèbre, ait été très-amusant il y a soixante ans, cela peut être; mais est-ce une raison pour qu'il nous intéresse, nous qui ne sommes plus du tout dans ces mœurs-là? Doit-on surtout le ranger dans une collection d'élite que l'éditeur intitulé assez singulièrement *Bibliothèque de l'esprit français*, et dans laquelle on est surpris de rencontrer plusieurs contemporains honorables confondus, à leur insu sans doute, avec J.-J. Rousseau, Prévoist, Fontenelle, Chamfort, etc...

Renonçons donc, une fois pour toutes, à cette littérature de médaillons et de colifichets, qui n'est plus dans notre caractère ni notre goût. Ayons nos idées, nos modes, et sans doute aussi nos ridicules à nous, mais qu'ils aient au moins le mérite de nous appartenir. Ce siècle, qui ne porte plus la poudre depuis longtemps déjà, l'a beaucoup trop soufferte dans sa littérature et son théâtre. Qu'est-ce que tous ces vieux enfants gâtés d'un autre temps, ces poètes roses, ces conteurs gris-perle, ces causeurs à paillettes que l'on voudrait nous ramener? Aujourd'hui on nous rend Rivarol, on nous annonce Boufflers, puis Collé, puis sans doute aussi Dorat, Voisenon, Barthe et tous les autres qui viendront à la file. A ce compte-là, pourquoi pas le chevalier de Méry, avec son *chien de style*, comme dit M^{me} de Sévigné; *la Guirlande de Julie*, les rondeaux de Benserade, et mille autres fadaïses galantes que l'on classera sans doute aussi dans la *Bibliothèque de l'esprit français*? Quoi qu'on puisse dire, l'esprit français ne s'est jamais appelé Rivarol, Boufflers, ni même Marivaux. Il s'appelle, il s'appellera toujours Montaigne, Molière, la Fontaine, Voltaire. Restons ce que nous sommes, avec notre physionomie bonne ou mauvaise, et, pour Dieu! n'allons pas compromettre le peu que nous avons de raison et de maturité dans de folles accointances avec les petits esprits du dernier siècle.

ARNOULD FREMY.

Le Royaume de Dahomey.

Relation du voyage de M. le lieutenant de vaisseau Auguste Bouët, envoyé en mission près du roi de Dahomey, en mai 1851.

Depuis bien longtemps déjà le Dahomey avait excité la curiosité des marins qui fréquentaient les côtes occidentales de l'Afrique; on racontait les choses les plus extraordinaires, des holocaustes de victimes humaines sacrifiées sans pitié à d'énormes serpents-fétiches, divinités du pays; d'une armée de 7 à 8,000 amazones dépassant en bravoure les amazones de l'antiquité; des richesses enfin et de la puissance du roi de Dahomey: il n'y avait rien d'exagéré dans toutes ces relations, et aujourd'hui que la ligne des paquebots anglais est établie jusqu'à Sierra-Leone sur la côte occidentale d'Afrique, et va probablement arriver jusqu'à la belle île de Fernando-Pô, dans le golfe de Biafra, à l'embouchure du Niger, il sera facile au premier curieux possédant quelques milliers de francs de faire en très-peu de temps le voyage de Dahomey, et d'y voir toutes les merveilles que je vais raconter.

Mais avant de m'avancer avec le lecteur dans les villes, les savanes et les forêts de ce pays de guerriers et de guerrières, il est nécessaire d'établir en peu de mots l'état des relations du Dahomey avec la France. Ces relations datent de plusieurs siècles, et l'on voit dans le beau fort français qui existe encore à Whyda, et devenu aujourd'hui la factorerie de M. Régis aîné, de Marseille (1), une cloche portant le millésime de 1612. En 93, le fort fut abandonné, ainsi que les esclaves qui lui appartenaient et qui se trouvèrent ainsi rendus à la liberté. Mais, les Français étant les premiers blancs qui se fussent établis dans le pays, il y avait depuis longtemps entre les rois de France et de Dahomey un échange de politesses et de présents qui faisaient que les rois du Dahomey ne voyaient et ne considéraient qu'une seule nation parmi les blancs, la nation française. Or, comme les rois du Dahomey sont des espèces de demi-dieux auxquels on n'obéit pas, mais qu'on adore; que sur un de leurs gestes le plus grand de leurs sujets n'hésiterait pas à se tuer s'il croyait par là leur faire plaisir, le roi qui régnait en 93 ne comprit rien à ce qu'on lui raconta de la République, et manqua faire couper le cou au premier qui lui annonça que son ami le roi de France avait été mis à mort par ses sujets. Aussi déclara-t-il que le fort français resterait toujours la propriété de la France; il y plaça un commandant indigène provisoire: il en agit de même pour les esclaves qui se rassemblèrent alors autour du fort, et y formèrent un quartier qu'on appela en langue du pays *le Salam* français, en attendant que leurs anciens maîtres vissent le reprendre. Ce quartier est devenu assez peuplé

(1) J'ai adressé à M. le ministre de la marine et des colonies, joint à mon rapport officiel, un vocabulaire, un plan du fort français de Whyda; un plan de l'un des palais du roi Guezo, à Cana, ancienne capitale du Dahomey, située dans l'intérieur, un plan de la route du bord de la mer à Abomé, capitale actuelle, avec un itinéraire très-détaillé sur cette route et les villes ou déserts qu'on traverse pour arriver à Abomé. Ce travail paraîtra peut-être dans les *Annales coloniales*, recueil auquel je renvoie le lecteur pour les détails statistiques et trop arides que ne comportait point une relation comme celle-ci.

depuis 93, et se montre très-fier et très-jaloux de sa qualité de français. Comme cela ne les empêchait pas de prendre part, ainsi que tous les autres habitants, aux guerres continuelles du roi, et que la renommée des victoires de l'Empire avait pénétré jusque dans le Dahomey, ils voulurent prouver qu'ils étaient dignes de la grande nation dont ils portaient le nom; en effet, ce sont, après les amazones, les meilleurs guerriers du roi. Guezo, le roi actuel, qui monta sur le trône en 1817, suivit fidèlement les traditions paternelles; malheureusement pour lui, le commerce des esclaves, jadis si lucratif pour le Dahomey qui vendait les prisonniers de guerre, tomba de plus en plus, et les relations avec la France devinrent aussi de plus en plus rares. Enfin, M. Régis ayant installé une factorerie à Whyda, ville du littoral du Dahomey, afin d'y exploiter l'huile de palme qui se trouve en grande abondance dans le pays, Guezo vit avec une grande joie les relations reprendre avec les anciens alliés de sa nation. Il désirait, pour rendre cette joie complète, que le roi de France (car je vous prie de croire que je n'ai pas même essayé de lui faire comprendre autre chose que ce titre) lui eût envoyé un de ses officiers pour renouveler les gages de l'antique amitié de la France et du Dahomey. A cette fin, il fit écrire et parvenir un message à M. le Président de la République; c'est à ce message que je fus chargé de porter une réponse. Le gouvernement y ajouta quelques riches cadeaux: je fis confectionner à Paris, chez notre habile armurier M. Lepage, des armes magnifiques; j'y joignis quelques autres articles, entre autres une cinquantaine de casques de pompiers réformés (les casques) achetés au Temple, et sur lesquels je comptais pour produire un superbe effet dans le Dahomey; puis je quittai Paris et allai m'embarquer à Marseille. Je dus relâcher au Sénégal pour y prendre deux obusiers de montagne destinés à augmenter la masse des cadeaux; enfin je débarquai du vapeur de l'état *le Brando*, le 10 mai 1851, et pris terre sur les côtes du royaume du Dahomey, à Whyda. J'étais déjà annoncé dans le pays par des lettres particulières adressées aux facteurs français de Whyda: aussi S. M. Dahomeyenne avait-elle donné des ordres afin que je fusse reçu avec magnificence au moment de ma descente. Tout le Salam français m'attendait en arme sur la plage, ayant à sa tête M. Cases, le gérant de la factorerie Régis; des hamacs avaient été préparés, et je me mis en route pour Whyda, qui est situé à une lieue environ du bord de la mer, au milieu de salves de mousqueterie continuelles. Je recommandai aux amateurs cette manière de voyager en hamac: rien de plus commode et de plus doux. Les *hamaquaires* ou porteurs sont au nombre de six et se relayent, car deux seulement vous portent à l'aide d'un long bâton auquel est suspendu le hamac que surmonte une tente. Les *hamaquaires* vont fort vite; j'ai mesuré exactement leur marche, qui n'est pas, en moyenne, de moins de cinq mille marins à l'heure. Le roi, les blancs, les ministres et quelques grands chefs ont seuls le droit de se faire porter en hamac, et il y en a de la plus grande richesse, surtout ceux du roi.

A peu de distance de Whyda, il fallut m'arrêter et descendre du hamac sous le grand arbre fétiche: c'est là que le *yavogan* ou gouverneur de Whyda devait venir à ma rencontre avec tous ses chefs. Je ne tardai pas à voir arriver de loin une foule de guerriers en costume de guerre, qui recommencèrent de plus belle les salves de mousqueterie; puis arrivèrent des corps de musique armés des instruments les plus bizarres et les plus affreusement criards surtout; enfin parut le *yavogan* monté sur un petit cheval et soutenu de chaque côté par deux serviteurs. Il fit trois fois le tour de la chaise où j'étais assis, suivi de son affreux musique et de ses guerriers, puis s'arrêta devant moi, mit pied à terre, et la présentation officielle eut lieu. Il avait fait apporter des vins, des liqueurs, et nous bûmes à la santé des rois de France et du Dahomey. Il me dit ensuite que la nouvelle de mon arrivée allait remplir de joie le roi son maître; qu'un courrier était déjà parti pour Abomé, afin de la lui annoncer, et qu'il allait se mettre en mesure de me donner les moyens de partir au plus tôt pour Abomé. Je passe légèrement sur les détails de cette réception, parce que celle que je reçus à Abomé plus tard était bien plus grandiose, quoiqu'à peu près semblable pour le cérémonial; quant aux costumes des chefs et simples guerriers, je ne puis mieux faire que de renvoyer aux dessins qui accompagnent cette relation. Le *yavogan* est la troisième personne du royaume après le roi, car Guezo considère Whyda comme un des points les plus importants de ses Etats. Le *yavogan* était un gros père tout réjoui, avec lequel je fus sur-le-champ au mieux, et qui me montra toujours depuis une grande amitié. Il est en petit à Whyda ce que le roi est à Abomé; lorsqu'il passe, le peuple se met à genoux et frappe trois fois dans ses mains pour le saluer: mais, une fois arrivé à Abomé, c'est le tour du *yavogan* à se prosterner, à se couvrir de terre du plus loin qu'il aperçoit son redoutable souverain. Je me suis bien souvent moqué de lui lorsque je le voyais revenir tellement couvert de la terre rouge qui forme le sol d'Abomé, qu'il pouvait à peine ouvrir les yeux et ressembler à un homard cuit. Il était aussi des plus réjouissants lorsqu'il s'armait d'un faki, et simulait les danses de guerre à la tête de ses gens; à peine si son gros abdomen lui permettait de soulever ses pieds l'un après l'autre.

Je fis enfin mon entrée dans Whyda, et me rendis, précédé par le *yavogan*, au fort français où je devais loger. Des salves de coups de canon m'y accueillirent à mon entrée; la population du Salam français se précipita dans la grande cour d'honneur, et après de larges distributions de cauris (1) et d'eau de vie, qui avaient été préparées par les

(1) Le *cauris* est un petit coquillage de l'Inde que transportent dans le Dahomey les navires européens, et qui sert de monnaie dans le pays et même bien plus avant dans l'intérieur de l'Afrique: on en compte deux mille à la piastre; la journée d'un homme se paye, dans le Dahomey, en cauris, la valeur de 30 centimes; celle d'une femme, 20 centimes; d'un jeune homme

soins des facteurs; les danses du pays commencèrent et durèrent jusqu'à la nuit.

J'ai déjà dit que le fort français de Whyda était vaste et bien entendu, mais il aurait grand besoin de réparations. J'ai trouvé dans ses bastions une quarantaine de pièces de canon, la plupart d'un fort gros calibre : elles sont couchées sur la terre et en assez mauvais état; les pièces qui sont en dehors pour les saluts ne valent guère mieux, et elles sont aussi couchées sur le sol; on les mâte debout sur le bouton de culasse pour les charger, puis on les couche par terre, la volée portant sur un morceau de tronc d'arbre, et on met le feu avec un tison. Whyda est une ville de 25 à 30,000 âmes; c'est fort grand, fort étendu, mais ce n'est pas beau : les propriétés particulières sont entourées de grands murs en terre battue; quant aux maisons intérieures (je ne parle que de celles des indigènes), ce ne sont que des cases ou des hangars en terre battue, mis à la file les uns des autres, et où il n'y a d'autre ouverture que la porte pour donner du jour : l'habitant du Dahomey semble avoir la lumière en horreur quand il rentre chez lui. On m'a dit que c'était pour se garder des maringouins et autres bêtes malfaisantes, qu'il en agissait ainsi : les serpents sont les hôtes les plus familiers de ces maisons; ces reptiles se promènent sans gêne entre vos jambes. Ce sont du reste des serpents magnifiques, aux belles couleurs dorées, et qui sont fort doux et fort inoffensifs : ce serpent, qui est une espèce de *boa*, est le serpent fétiche ou dieu du Dahomey : c'est le seul qui ait cet honneur, tous les autres sont tués sans mi-



L'Amour, domestique du fort français.

séricorde, quand on en trouve, comme dans tous les pays du monde. Seulement il faut bien prendre garde de se tromper, car voici ce qui peut arriver à celui qui aurait tué, par mégarde, un serpent-fétiche : on élève une case tout en branchages et troncs d'arbres que l'on remplit de bois sec, on y amène d'abord le corps du serpent-fétiche tué, puis une quantité de cabris, de moutons, de porcs, de volailles, etc., et enfin l'homme qui s'est rendu coupable de la mort du dieu, et auquel on a solidement lié les mains derrière le dos : la foule, armée de bâtons et de coutelas, se rassemble autour de la case pour ôter tout espoir de fuite aux victimes qu'on a jetées sur le bûcher, puis on y met le feu.

J'ai été témoin, pendant mon séjour à Whyda, d'une exécution pareille; mais ce qui prouve, ou l'adoucissement des mœurs, ou la désuétude de cette coutume, c'est qu'on ne tue plus l'homme, on lui donne au contraire les moyens de s'échapper par une porte pratiquée sur le derrière de la case lorsque le feu commence à prendre sérieusement. Alors la foule le poursuit en poussant de grands cris, mais seulement pour la forme et comme un jeu. C'est à peine s'il reçoit quelques coups de bâton en passant, et dès qu'il a gagné une mare d'eau et s'y est jeté, il est sauvé.

Whyda est très-malpropre et peu salubre. On y voit partout d'énormes trous creusés pour en extraire la terre destinée à l'élevation des murs des enclos ou des maisons. Ces

au-dessous de quinze ans, 10 centimes. Les vivres sont si abondants et à si bon compte, que l'on peut avoir à Whyda une table très-bien servie, pour huit à dix personnes, moyennant 3 ou 4 francs par jour.

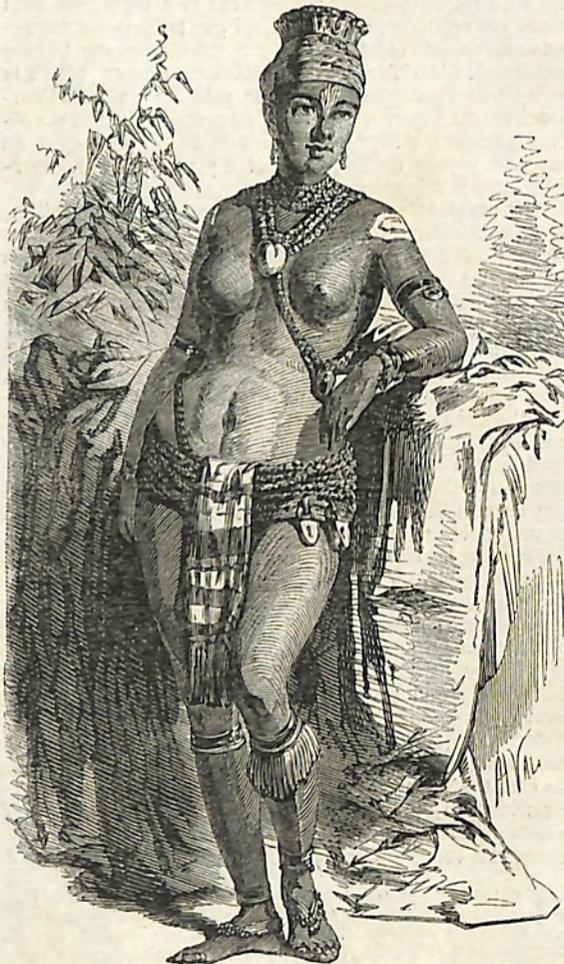


Expédition au Dahomey; Djao. — Cabécère en costume de parade.

trous se remplissent ainsi d'eau croupie et d'ordures. A ces causes vient se joindre le voisinage des marais ou lagunes qu'il faut traverser pour se rendre à la mer. Heureusement de fortes brises de mer viennent tempérer ces causes d'insalubrité.

Whyda a de grands et nombreux marchés, très-bien approvisionnés. Des agents de police nommés par le yavogon y maintiennent l'ordre et perçoivent les droits d'étalage, absolument comme en Europe.

Il y a, tout le long de ces marchés, de petites boutiques où l'on vend des étoffes du pays, des armes, des articles



Femme fétiche d'Accra.

d'Europe, etc.; les femmes seules font le commerce des marchés. On trouve dans les environs de Whyda d'admirables cultures qui ne le cèdent en rien aux nôtres. C'est le maïs qui y est principalement cultivé, comme dans tout le Dahomey. A l'exception de ces parties cultivées, le sol est assez aride et rempli d'herbes et de broussailles. Je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré autant de perdrix que dans les environs de Whyda, et elles sont grosses comme des poules.

Je fus repris des fièvres africaines peu de temps après mon arrivée à Whyda, et y restai un mois fort malade. Me trouvant un peu mieux après ce temps, je fis faire tous les préparatifs de départ, et envoyai mon *bâton* (1) au roi pour lui annoncer ma venue. Du reste, j'aurais pu m'en dispenser, car il n'y avait pas une seule de mes actions qui ne lui fût connue, et, tous les soirs, on lui expédiait à Abomé, c'est-à-dire à quarante lieues de là, un message pour lui en rendre compte. Je ne sais si notre police civilisée pourrait lutter avec celle que j'ai vu fonctionner dans le Dahomey.

Notre caravane était fort nombreuse et se composait d'une assez grande quantité de personnes : d'abord trois hamacs et leurs équipages : le mien, celui de M. Cases, gérant de la factorerie, et celui du maître canonnière Tielmant, qui m'avait été donné pour accompagner et soigner les obusiers de montagne. C'étaient déjà dix-huit hommes. En outre il y avait le porteur du bâton du roi, les chefs du Salam français, le grand *mosso* et le petit *mosso* du fort, et

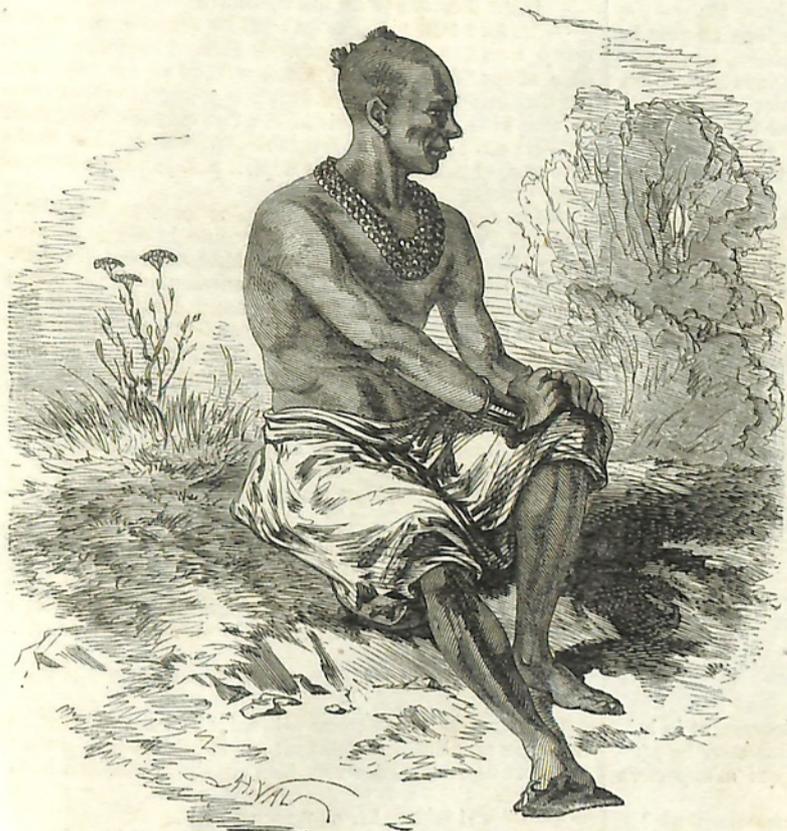


Yenohan, chef de guerre du Salam français.

quantité d'autres employés (2); enfin la garde d'honneur, habillée et équipée à l'europpéenne, et que, durant notre séjour à Whyda, maître Tielmant avait formé de son mieux aux exercices européens du fusil et du canon. Pour le moment, elle nous accompagnait en simple pagne, et portait en charge ses armes et vêtements, vu qu'il lui aurait été difficile de les vêtir pour traverser le pays que nous avions à parcourir. Notez bien que je ne parle point de cinquante et quelque porteurs du Salam français, qui nous avaient précédés, chargés de nos malles, de nos vivres de route, des caisses de cadeaux, des canons démontés, etc. Ce Salam français est en vérité une chose fort commode pour MM. les commandants du fort, et, par conséquent, pour MM. les facteurs qui l'occupent actuellement. D'après les ordres foi-

(1) Le *bâton* est le signe donné à un messageur pour annoncer qu'il vient bien de la part de celui auquel appartient le *bâton*. Ainsi, j'ai retrouvé au fort le bâton à pomme d'argent ciselé et armorié qui appartenait aux anciens commandants du fort avant 93. Comme envoyé du gouvernement français, c'était nécessairement celui dont je faisais accompagner mes messages. Le roi a plusieurs bâtons plus ou moins riches, et il fait usage des uns ou des autres, suivant l'importance du personnage auquel il l'adresse. Il m'a toujours envoyé son premier bâton, qui avait une pomme magnifique en or ciselé. Enfin il a encore un bâton fort lugubre, et que je n'ai pu parvenir à voir, parce qu'il est toujours renfermé chez le *mingaut* ou ministre de la justice. Celui à qui est envoyé ce bâton doit se donner immédiatement la mort.

(2) Les *mosso* sont des individus exclusivement attachés au service du roi ou du chef. Pour le commandant du fort, il y en a un nommé par le roi; l'autre choisi par le commandant lui-même. Les premiers ne sont que des espions attachés à la personne.



Yavogan, gouverneur de Whyda.

piastre). Nous quitâmes Whyda au son des trompes et des coups de fusil, en passant par la maison du yavogan, pour prendre congé de lui. Il devait nous rejoindre plus tard, à Abomé, pour y passer le temps des *coutumes* (1).

Mes hamaquaires français, qui s'étaient disputé l'honneur de porter l'ambassadeur du roi de France (on n'a jamais voulu m'appeler autrement dans le pays), allaient comme le vent; je n'entendais partir de la bouche de ces pauvres diables essoufflés, que les mots *esson!* (*en avant! courage!*) ou *aton!* (*ça va bien!*); et quand ils avaient dépassé d'une centaine de pas les hamacs qui me suivaient, ils poussaient des cris de joie et se remettaient à courir



Passou, chef de guerriers.

comme des cerfs. A la sortie de Whyda, le pays n'est pas beau; on passe une mince bourgade du nom *Lavié*, située à quelques milles, où il me fallut descendre de hamac pour trinquer avec le *cabécère* ou chef qui était accouru à mon passage; nous arrivâmes dans l'après-midi à une ville nommée *Toli*, célèbre par ses foires ou marchés, et qui est peuplée d'environ 10 à 12,000 âmes, amas sale et

mal bâti de maisons en terre battue et de ruelles étroites. Un orage épouvantable nous força d'y séjourner; nous nous mimés en route après cet orage, désirant arriver à *Ladda*, première résidence où le roi possède une maison tenue par ses femmes; jusqu'à *Toli*, nous avons traversé de grandes plaines parsemées d'un grand nombre de *vaguois*, arbre précieux pour les tissus du pays et dont les feuilles font un tapage assourdissant au moindre vent; de *Toli* à *Ladda*, nous commençâmes à entrer dans des bois touffus parmi lesquels la route serpentait en nous offrant des points de vue charmants. Malheureusement un second orage se

(1) Ce sont trois mois de fêtes que le roi donne à son peuple, pendant lesquelles il le comble de largesses et discute en assemblée publique les chances de la guerre qu'on doit entreprendre au mois de février suivant, époque des sécheresses et des expéditions annuelles de Guezo.



Départ pour la cour du roi de Dahomey.
Dessins de Valentin, d'après MM. Auguste Bouët et Kerjean; gravure de Best, Hotelin et Cie.

forma et tomba sur nous comme un véritable déluge : en vain voulûmes-nous nous préserver avec les tentes de nos hamacs et nos manteaux ; rien n'y fit. L'orage foudroyait les arbres à quelques pas de nous, et une pluie diluvienne avait fait de nos hamacs de véritables baignoires. M. Cases eut le courage de rester dans le sien ainsi que le maître canonier Tielmant ; quant à moi, je pris bravement mon parti : je sautai en bas de mon véhicule africain, malgré les protestations des gens du roi qui prétendaient être responsables de ma personne, et je me mis bravement à marcher jambes nues dans une route inondée. C'est ainsi que nous arrivâmes à Ladda, où les femmes du roi, après nous avoir cédé leur logis, nous firent faire de grands feux, porter à manger pour nous et nos gens : je dis pour nous, bien que nous nous gardâmes de toucher à autre chose qu'à nos provisions particulières. En effet, allez donc faire manger à un Européen d'affreux ragoûts de volaille apprêtés à l'huile de palme et au piment ! autant aurait valu de l'huile de ricin : nos gens s'en régallèrent ainsi que des gazelles de maïs.

Je demandai ce que c'était que ces femmes du roi qui tenaient les maisons appartenant au roi sur divers points de la route ; on me dit que c'étaient des femmes réformées, qui venaient ainsi finir leurs jours dans la retraite ; il est défendu, sous peine de mort, de pénétrer dans l'enceinte où elles habitent, du moins quand elles s'y trouvent : je leur envoyai quelques cadeaux.

De Ladda, où je couchai, à Appai, où j'arrivai le lendemain soir, on traverse les plus belles et les plus magnifiques forêts qu'on puisse s'imaginer : partout des fleurs, des oiseaux, une végétation admirable, une route qui est une véritable allée de jardin. Ces routes sont sillonnées de nombreux voyageurs revenant soit des foires de Toli, soit des villes du bord de la mer avec des marchandises de toute espèce. L'autorité du roi est si sacrée, ses ordres si respectés, que de mémoire d'homme on n'a entendu parler sur ces routes d'un vol ou d'un assassinat : hommes, femmes et enfants y circulent nuit et jour en toute sécurité ; en fait d'animaux féroces, on n'y trouve que le chakal et l'hyène ; mais ils vivent de préférence dans le voisinage des villes, les bois ne leur offrant aucun autre gibier que des singes et une très-petite espèce de gazelle (1).

Après Appai, où nous couchâmes encore dans une maison du roi, nous entrâmes dans d'affreux marécages boisés et inondés (2). Ces marais sont en vérité la meilleure défense du Dahomey contre toute tentative venant des côtes du bord de la mer (3) ; je ne sais pas si le passage des marais pour me rendre à Batto (4) m'avait paru aussi abominable que celui-là ; nous arrivâmes cependant au bout sans encombre, après avoir mis neuf heures pour faire trois lieues ; ensuite, nos porteurs, surexcités par l'eau de vie (ou arâ, en langue du pays) que je leur avais fait amplement distribuer pour les récompenser de l'énorme fatigue qu'ils venaient de supporter, s'élançèrent avec une nouvelle ardeur ; nous traversâmes en courant un pays aride, ferrugineux, brûlé, atteignîmes Grimé où il n'y eut d'autre incident que les vieilles femmes de la maison du roi qui voulurent absolument nous voir, et arrivâmes enfin à la grande ville de Cana, que nous avions aperçue de loin au milieu des riches cultures qui l'environnent. Cana, dont la population n'est guère aujourd'hui que de 8 à 10,000 âmes, est l'ancienne capitale des rois du Dahomey ; elle possède plusieurs palais des anciens rois : l'un d'eux renferme les tombeaux des rois du Dahomey, sur lesquels le roi vient égorger chaque année une grande quantité de victimes humaines ; c'est le seul moment où Cana reprenne un peu de vie et d'animation, car le roi y traîne à sa suite son innombrable garde d'amazones et une foule de peuple ; après son départ, Cana redevient triste et désert. Je ne puis mieux comparer Cana qu'à Versailles, à part toutefois les merveilles de l'architecture européenne ; en effet, les palais du Cana ne sont que de vastes enceintes (5) à murailles extrêmement élevées, renfermant des maisons plus grandes que celles du reste de la ville, et voilà tout. Ces palais sont habités par de vieilles femmes du roi retraitées, et par plusieurs compagnies d'amazones, que je ne pus voir en ce moment. L'aspect de Cana est grandiose ; ses maisons très-propres et entourées de grandes murailles, ses vastes places, ses rues larges et entremêlées de belles cultures, lui donnent le plus agréable aspect.

A Cana, M. Cases payait cher le bain qu'il avait pris dans son hamac pendant l'orage de Ladda ; il fut pris d'accès de fièvre violents. Lorsqu'il se trouva mieux, grâce à ce sauteur de notre race européenne dans ces climats meurtriers, je veux parler de la quinine, nous partîmes pour Abomé, situé à cinq ou six lieues de Cana, le roi m'ayant fait dire qu'il était disposé à me recevoir. La route de Cana à Abomé ne ressemble plus à la route de Whyda à Cana, c'est une véritable route royale de vingt mètres de large, bordée de chaque côté d'habitations, de superbes cultures et de palmiers à huile s'étendant à perte de vue. Ce qu'il y a de désagréable dans cette route, c'est l'obligation où l'on est de descendre souvent de hamac. A la sortie de Cana, première barrière-fétiche, composée d'une multitude de petits piquets bariolés ; il faut la passer à pied ; bientôt après, se-

conde barrière, même cérémonial ; plus loin, *Maison du Diable*, du roi, où l'on voit en effet une espèce de grande idole de bois, peinte en rouge ; là, un *fetichero*, ou grand-prêtre, se met sur le bord du chemin, et vous adresse un grand discours ; c'est lui qui est censé garder le *diable* ou mauvais génie du roi, et malheur à lui s'il ne fait pas bonne garde !.. Lorsqu'il y a trois ans, la petite vérole fit de si cruels ravages dans le Dahomey, et que S. M. Guezo y perdit un œil, le fetichero de la maison du diable payait cet accident de sa vie ; celui qui le remplaça eut le même sort l'année dernière, lorsque Guezo fit une si malheureuse expédition contre les gens de *Bequouta* (1), et qu'il vit massacrer autour de lui près de deux mille de ses amazones qui, du reste, le sauvèrent lui-même en se faisant tuer pour favoriser sa fuite.

Je vis enfin poindre devant moi une masse confuse de petites huttes bariolées de mille couleurs, et s'élever un peu plus loin une grande muraille précédée d'un fossé ; on me dit que les premières étaient le village des dieux fétiches, protecteurs du Dahomey, et les murailles l'enceinte d'Abomé. Une maison nous avait été préparée en cet endroit pour nous y revêtir, ainsi que nos gens, de nos costumes d'apparat, et faire notre entrée solennelle dans Abomé.

(La suite au prochain numéro.)

La Maisonnnette (2).

NOUVELLE. (Suite.)

— Monte à ta chambre, Onésille, dit doucement le brigadier en embrassant sa fille. On est allé ramasser ce pauvre diable de garde, et j'attends Maillot, qui m'apportera des nouvelles.

— Vous ne voulez pas que je vous tienne compagnie ?

— Non. Je me sens d'une humeur massacrante ; et malgré moi, toi si bonne, tu en payerais les pots cassés.

— Adieu, mon père.

— Bonne nuit.

Onésille monta chez elle, les larmes aux yeux et le cœur bien gros.

Le brigadier cependant arpenta la chambre de long en large, maugréant quand il ne disait rien, et jurant à pleine voix dès qu'il ouvrait la bouche. Cette brusque transition d'un état de bien-être complet à une impression désagréable, les quelques verres de vin vieux qu'il avait bus de plus qu'à l'ordinaire, et par dessus tout la colère, toujours suivie de quelques désordres nerveux, — déterminèrent chez lui un violent mal de tête.

— C'est ces fleurs, pensa-t-il en voyant le pot de giroflées.

Il le prit, le mit sur la fenêtre, en dehors, et continua dans la chambre sa promenade orageuse.

Le lendemain de grand matin, Isidore, qui travaillait ce jour-là dans la plaine, poussa rapidement jusqu'à Bourron. Le cœur battant, l'œil inquiet, il approcha lentement de la Gendarmerie... — O bonheur ! les giroflées étaient sur la fenêtre. — Il revint en gambadant de plaisir, se mit gaiement à l'ouvrage, chanta toutes les chansons qu'il savait, et en inventa quand il fut au bout. — Puis, vers deux heures, sa besogne finie, il vint rôder pour la seconde fois dans les alentours d'Onésille.

Le brigadier était devant la porte, les mains derrière le dos, et sifflant une marche.

— Si je me risquais ? pensa Isidore. — Bah ! en avant ! le plus difficile est fait.

Il s'avança un peu penaud, et saluant très-bas.

— Toujours toi ! dit le brigadier d'un ton bourru. Qu'est-ce que tu me veux ?

Si Isidore n'était guère rassuré, cet accueil ne le mit pas à son aise. Il eut besoin de penser à la signification positive des fleurs qu'il avait vues le matin même.

— Mais, monsieur le brigadier, répondit-il en s'efforçant de sourire, Onésille a dû vous parler...

— De quoi ?

— De... de nos idées.

— Quelles idées ? Qu'y a-t-il de commun entre tes idées et les idées de ma fille ?

— Je vois bien que vous voulez me mettre dans l'embarras... Mais comme je sais que vous êtes instruit...

(1) Depuis 1817 que Guezo est monté sur le trône, et que chaque année il porte la guerre chez ses voisins, il n'a essuyé que deux échecs, en 1823, près du pays des *Ashantis*, et l'année dernière à *Bequouta*, plus au sud que le Dahomey. Les gens de *Bequouta* sont les restes, encore formidables d'une nation guerrière et puissante que Guezo n'a pu détruire en entier, et qu'on appelle les *Nagots*. Guezo s'est aventuré imprudemment au milieu d'eux, et a payé cette imprudence de la perte d'une partie de ses amazones, qui se sont dévouées pour le sauver lui-même. On dit que des missionnaires anglais étaient à cette affaire, et parcouraient les rangs des *Nagots* en les encourageant. Aujourd'hui, c'est mieux : M. Forbid, commandant anglais, a été envoyé à *Bequouta* comme gouverneur, les couleurs anglaises y sont arborées, et les gens de ce pays, qui craignent la revanche que veut prendre cette année Guezo, ont écrit en Angleterre pour se mettre sous la protection du gouvernement britannique.

On s'explique cette conduite des Anglais alors qu'on songe aux refus dédaigneux qu'ils ont eus à essayer de Guezo, et ensuite à l'influence des missionnaires anglais établis à *Bequouta*. Lorsque les envoyés anglais proposèrent récemment à Guezo dix mille piastres, ou 50,000 fr. de pension annuelle pour renoncer au trafic des esclaves, Guezo donna deux jours de fêtes à son peuple, lui jeta dix mille piastres en largesses, puis il dit aux Anglais : « Vous le voyez bien, je n'aurais pas assez de votre pension pour vivre trois jours. — *Dahomeyennes* et *Nagots* sont deux peuples aussi ennemis acharnés depuis des siècles, que l'étaient jadis les Anglais et les Français. La guerre contre les *Nagots*, voilà le texte éternel des palabres dans les semblées publiques du Dahomey. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un noir du Sénégal qui m'accompagnait, et qui a été souvent chez les *Bambaras*, prétend avoir reconnu dans les prisonniers *nagots* le tatouage et le langage des *Bambaras*, ce qui porterait à penser que les tribus de la grande nation des *Bambaras*, qui habite les bords du Niger, s'étendraient jusque dans le voisinage du Dahomey.

(2) La reproduction est interdite.

— Instruit de quoi ? En finiras-tu avec tes mystères ?

— Ma foi ! tant pis. Puisqu'Onésille vous l'a dit, autant que je vous le dise à mon tour. — Votre fille et moi, nous nous aimons depuis un an. Comme vous ne me regardiez pas d'un bon œil, nous avions un peu peur de vous, et nous ne vous le disions pas ; mais hier, à l'occasion de votre fête, Onésille a cru le moment favorable, vous avez bien voulu l'écouter, et puisqu'il ne vous déplait pas, je vous avouerai que ce mariage...

Isidore aurait pu en dire encore plus long. Le brigadier, stupéfait, l'écoula comme il eût écouté le diable en personne, bouche béante et les yeux démesurément ouverts. A la fin, Isidore trouva dans cet étonnement quelque chose d'explicable, et s'interrompit, n'osant continuer. Il regarda la fenêtre... les giroflées n'y étaient plus. Il ramena ses yeux sur le brigadier toujours muet ; mais qui, sortant petit à petit de sa stupéfaction et se demandant ce que signifiaient les paroles d'Isidore, ne put leur trouver qu'un sens : — le drôle, évidemment, se moquait de lui.

— Misérable ! s'écria-t-il, oses-tu te jouer de moi à ce point !

— Comment ? fit Isidore étonné à son tour.

— Encore ! dit le brigadier, poussé à bout. Et il leva la main dans un geste menaçant.

Le rouge monta au visage d'Isidore.

— Vous n'oserez pas ! dit-il au brigadier.

— Ah ! tu viens te moquer de moi en face !... tu viens m'insulter en face, gamin !... — et je n'oserais pas ?... Tiens !

La large main du brigadier tomba avec bruit sur la joue d'Isidore.

Lès lèvres du jeune homme pâlirent, et sur ses yeux passa un nuage sanglant... Il s'élançait sur le brigadier, — quand une voix de femme, une voix bien connue, retint son bras déjà levé.

— Isidore ! Isidore !... c'est mon père !...

Isidore s'enfuit, les poings fermés et les oreilles bourdonnantes. Il mâchait, dans sa course, des menaces terribles... — Mais c'est son père, ajoutait-il, c'est son père !

— Bien tapé ! brigadier, dit le gendarme Maillot, qui était sorti de l'écurie au bruit de la discussion. — Ah ! le jeune drôle ! en voilà donc une.

— N'est-ce pas ? répondit le brigadier, sans trop savoir ce qu'il disait, tant cette scène l'avait remué. — Mais aussi, a-t-on idée d'une pareille insolence !...

— Quoi donc ?

— Rien.

Le brigadier appela : — Onésille !

On ne répondit pas.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? pensa-t-il, plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, — et il monta chez sa fille.

— Je t'ai appelée... Est-ce que tu ne m'as pas entendu ?

— Si, mon père.

— Pourquoi ne pas te montrer, alors ?

— Mon père, excusez-moi... je suis souffrante.

— Tant pis. Je voudrais savoir de toi si tu connais Isidore, et jusqu'à quel point il t'en a imposé...

— Pas aujourd'hui, mon père ; ne m'interrogez pas. Cette scène m'a fait mal... Je ne saurais vous répondre. Demain, si vous voulez... ce soir peut-être. — Mais, je vous en prie, pas à présent.

— A ton aise... — Cordieu ! il ne manquerait plus que cela, murmura le brigadier en rentrant dans la cour.

Maillot l'appela.

— Si vous êtes toujours dans l'intention d'aller à Montigny, comme je vais de ces côtés-là, je vous accompagnerai un bout de chemin.

— La course me distraira, pensa le brigadier. — Oui, mon garçon, répondit-il ; aidez-moi à boucler mon ceinturon, et en route !

Comme le gendarme et le brigadier traversaient les Trembleaux pour abrégé, ils passèrent en vue de la Maisonnnette.

— Voilà le repaire, dit Maillot.

— On y mettra ordre, répondit Roussel.

— Une idée ! reprit Maillot. Si nous faisons une farce à la vieille ?... Pardi ! c'est une occasion. Je vas mettre sur le dos de son fils l'aventure du garde de Recloses, et ça vous la bouillera un brin.

Ils entrèrent à la Maisonnnette. Madame Boiteux était seule, comme ils l'avaient pensé,

— Messieurs... dit la veuve en se levant de la chaise où elle tricotait. — Mais une surprise inquiète ne lui permit pas d'en dire davantage. Ses yeux se fixèrent sur les gendarmes comme deux points d'interrogation.

— Ah ! voilà, répondit Maillot, vous ne vous attendiez pas à notre visite. Mais, en passant, nous nous sommes dit, le brigadier et moi : — Si nous allions donner à madame Boiteux des nouvelles de son fils ?

— Isidore ! fit la veuve : que lui est-il donc arrivé ?

— Ah ! voilà. C'est un fier braconnier que votre fils.

— Mais son fusil est là, dit la veuve, en montrant aux gendarmes le fusil d'Isidore, paisiblement suspendu au manteau de la cheminée.

— Le fusil, c'est pour l'affût : et on ne va à l'affût que la nuit. Le jour, on tend des lacets et on les visite.

— Jamais mon fils...

— Naturellement. Ce n'est pas vous qui l'accuserez. Ce matin pourtant...

— Il est allé travailler.

— A ses lacets. Malheureusement pour lui...

— Achevez !

— En voulant se sauver de nos griffes, il est tombé d'une roche à la Garenne... etc.

— Vous l'avez pris ?

(1) J'ai pu avoir la dépouille d'une de ces gazelles, qui est vraiment lili-putiennne ; je l'ai envoyée au *Muséum* avec plusieurs autres objets d'histoire naturelle du Dahomey.

(2) Ces marais sont appelés *lamas* ou *lames*, mot dérivé du portugais.

(3) Guezo connaît parfaitement le désir des Anglais de s'emparer du littoral de ses Etats, et surtout du *Rahydn*, en y arrivant avec des bateaux plats par la grande lagune ; mais je ne pense pas qu'ils pourraient le conserver au milieu d'une population aussi belliqueuse et aussi dévouée que celle du Dahomey ; au moment même où j'écris, les Anglais viennent de mettre toute la côte du golfe de Bessin en état de blocus, après avoir perdu beaucoup d'officiers et d'hommes dans une attaque qu'ils avaient dirigée contre *Lagon*, port de Dahomey.

(4) Voir la relation de mon voyage d'exploration dans la Grande-Baltam, en décembre 1849.

(5) Comme on pourra le voir sur le plan que j'en ai levé, le développement de l'une de ces enceintes, en murailles épaisses de six mètres au moins de hauteur, est de plus de seize cents mètres.

Dahomey 52

dans l'ensemble des scènes. On se demande à tout moment si Paulus est dans le sérieux ou le sarcasme, dans l'idéal ou le réel : son entrée, sa litière, son entourage, tout cela est d'un comique de fantaisie très-vrai, très-profond même ; les amours du proconsul avec Hélène, ses discussions avec le chrétien Athale, les retours qu'il fait sur sa propre conscience, appartiennent au genre sérieux et positif. M. de Stadler a trop d'imagination et de goût pour ne pas admettre que l'unité ne soit une des premières conditions d'existence de toute œuvre littéraire. Or, pour peu qu'il plane d'indécision sur le caractère et la situation du caractère principal, il est difficile d'intéresser vivement le lecteur ou le spectateur au développement général de la fable.

Ensuite, pourquoi deux actes seulement pour un si beau et si noble sujet ? Pour montrer à la fois cette décrépitude du vieux monde, ces dernières images du paganisme mystique et le sublime contraste du christianisme qui commence, était-ce assez d'un si petit espace ? Pourquoi même ce titre de *Bois de Daphné*, qui semble annoncer quelque bluette attique ou thésallienne, et non pas une vive et forte peinture d'une des pages les plus curieuses de l'histoire de l'humanité ? Que le proconsul Paulus se cache dans un bois sacré et se fasse passer pour Apollon ; cet épisode, plus digne d'Amphitryon que d'un sujet grave, suffisait-il pour justifier le titre ? Le sujet de la pièce est, comme l'a dit M. de Stadler lui-même dans sa préface, le premier siècle de l'ère chrétienne ; ces époques-là ne sont pas de celles qui peuvent être peintes en raccourci. Puisque vous avez si bien rendu dans le détail certaines parties de ce grand et bel ensemble, prenez donc une toile assez ample pour le rendre en entier. Laissez grandir les figures et les scènes, vous verrez bientôt disparaître plus d'un contraste puéril ou choquant. Vous abandonnez de vous-même et ce petit bois sacré qui a peu de chose à faire dans la pièce, et ce chrétien effacé qui n'est qu'un véritable lieu commun rattaché à l'action seulement par le lien de la déclamation et de la périphrase, et beaucoup d'autres choses qui sont peu en harmonie avec le caractère élevé du sujet, ne fût-ce que ces chœurs postiches introduits dans le *Bois de Daphné*, pour céder à une mode qui, je pense, ne durera pas. Quand on a le don si rare de concevoir et d'inventer, pourquoi ne pas se donner carrière et se jeter dans les sentiers secondaires, au lieu de prendre le grand chemin de l'art et de la poésie que l'on a devant soi ?

Quelle que soit la critique que l'on puisse faire du fond et des détails de la pièce de M. de Stadler, elle a, malgré tout, un grand mérite, et bien rare dans un temps où la littérature sérieuse est presque tout entière dans l'artificiel et le convenu ; c'est celui d'intéresser, de captiver par ce que je ne sais quoi de vivant et d'imprévu que n'ont pas bien des productions plus correctes et plus achevées. Ce n'est pas là une pièce de théâtre proprement dite, c'est tout au plus une étude ; mais on sent comme remuer dans le fond de cette étude les germes d'une foule d'autres pièces qui auront toutes les qualités de ce premier essai avec beaucoup d'autres choses originales et fortes que l'auteur n'a pas encore mises en dehors.

Il en est du style comme de l'ensemble de la pièce ; je comprends que les puristes froissent le sourcil à l'aspect d'un certain nombre de vers incorrects et rocaillieux qu'il eût été facile de supprimer. Mais on remarquera que ces défauts de forme se rencontrent surtout dans les situations indifférentes ou secondaires : quand la scène s'élève, le langage du poète s'élève aussi. Les mouvements, les inspirations que l'on remarque dans plusieurs passages, tels que l'invocation à la magie, ou la description de l'amour d'Hélène pour Apollon, ou cet autre passage si poétique où Paulus sent la naïade

Appuyer le cristal de ses lèvres au cœur.

Beaucoup d'autres traits remarquables font pardonner, s'ils ne rachètent pas entièrement, les incorrections des vers de M. de Stadler, qui a le bonheur d'être né poète plutôt que grammairien.

En résumé, est-il à souhaiter que le *Bois de Daphné* arrive à la scène ? Oui, sans doute, il sera toujours préférable de voir représenter une œuvre d'inspiration et de conscience, si défectueuse qu'elle soit dans certaines parties, plutôt que tant de productions banales qui n'offrent depuis longtemps au public qu'un assez misérable tissu de ressorts usés et de types vulgaires. Qui dit théâtre, dit trop souvent hélas ! ignorance, pusillanimité, routine. Il est vrai que de très-grosses questions d'argent se heurtent contre les questions d'art, ce qui rend toutes les tentatives, sinon impossibles, du moins très-périlleuses. D'où vient qu'en France, ce pays si éminemment littéraire, il n'existe pas quelque part un théâtre d'essai, d'aventure même, si l'on veut, pour la littérature dramatique, où les poètes, les inventeurs purs pourraient produire, presque sans frais de décors et de costumes, leurs fantaisies qui ne sont pas du domaine du métier ? Les comédiens ne s'essayent-ils pas au Conservatoire, en province ou ailleurs ? Pourquoi les poètes ne s'essayent-ils nulle part ? Une scène libre où les auteurs proprement dits feraient leurs preuves en dehors de la concurrence des vieux chefs-d'œuvre et des faiseurs officiels ; voilà peut-être le seul moyen de renouveler l'art dramatique si prodigieusement affaibli aujourd'hui, et qui s'en va chaque jour expirant sous la double oppression de la tradition et du métier.

Je ne chercherai pas à rattacher au *Bois de Daphné* un petit volume d'un genre tout différent, que M. Louis Huart vient de publier sous ce titre : *Ulysse ou les pores renoués*. La parodie, quoi qu'on en dise, est trop française, trop en rapport avec nos habitudes et nos mœurs, pour être jamais abandonnée. On lui demande, avant tout, de la saillie, du naturel et de la gaieté ; on sait que telles sont les principales qualités du talent de M. Louis Huart, qui possède ce don précieux, et qui devient plus rare de jour en jour, de faire

rire à coup sûr, souvent avec une seule phrase, un trait qui s'échappe de lui-même d'une plume naturellement enjouée et comique. La tâche de parodier les vers de M. Ponsard revenait donc naturellement à M. Louis Huart, qui s'en est acquitté avec bonheur, et sans s'écarter des limites du goût et de la bonne plaisanterie. Daumier s'est d'ailleurs surpassé en crayonnant les principales figures d'*Ulysse*. L'écrivain et le dessinateur sont restés dignes l'un de l'autre, et le succès obtenu sur le terrain du journal méritait d'être transporté dans le cadre du volume. *Le steeple-chase* et *les bals publics*, deux esquisses pleines de vivacité comique, escortent dignement *les Pores renoués*. Les petites figures de Cham, plus ingénieuses et plus réjouissantes que jamais, caracolent et tourbillonnent heureusement au milieu des colonnes du *steeple-chase* ; *les bals publics* ont été élégamment illustrés par M. de Beaumont.

Terminons en recommandant aux amateurs de nouvelles fines et gracieuses le petit volume que vient de publier M. d'Angerolles, sous ce titre : *Souvenirs d'Asnières*. L'auteur a retrouvé à Asnières un château habité par M^{lle} de Fontanges, et a bâti sur les ruines de ce château une histoire souvent attendrissante, où l'on désirerait peut-être un peu plus de mouvement et d'entrain, mais qui se distingue par la distinction de la forme et l'habileté de l'arrangement. Le seul reproche sérieux à adresser à l'auteur est d'avoir fait jouer à la Fontaine une espèce de rôle de grison et de sentinelle galante, véritablement peu digne du grand fabuliste. Je ne sais si la Fontaine a jamais eu à représenter chez M^{lle} de Fontanges ou ailleurs le personnage que lui prête l'auteur, mais il eût été plus bienséant, et même, je pense, plus historique, de ne pas nous montrer notre divin poète sous une telle figure. Ne faisons jamais de nos grands hommes, de nos écrivains d'élite, des comparses subalternes de nouvelles ou de romans, cela porte malheur. Sauf cette observation, les *Souvenirs d'Asnières* seront lus avec plaisir, et feront désirer que le talent de l'auteur, après s'être heureusement révélé dans un petit volume, se produise bientôt dans un cadre plus étendu.

ARNOULD FREMY.

Le Royaume de Dahomey.

Relation du voyage de M. le lieutenant de vaisseau Auguste Bouët, envoyé en mission près du roi de Dahomey, en mai 1851.

(Suite. — Voir le n° 493.)

Un vacarme affreux de coups de canon, d'espingoles, de carabines, de tamtams, de cloches, de chapeaux chinois, de tambours, de trompettes, annoncèrent l'arrivée du cortège qui venait au devant de moi pour me conduire à la grande place où m'attendait le roi. Je demandai la permission de donner ici, une fois pour toutes, la description des instruments de musique du Dahomey : d'abord le *tamtam*, grand tronc d'arbre creusé garni de peaux ; il y en a de 2 mètres de longueur sur 1 mètre de largeur. Celui du roi est plus énorme encore : il est peint avec le sang de ses prisonniers de guerre, et garni d'une horrible guirlande de leurs crânes, ayant souvent les chairs collées au crâne, comme je l'ai vu une fois ; les cloches sont deux morceaux de tôle joints ensemble en forme de cylindre aplati de taille plus ou moins grande, et sur lequel un ou deux hommes frappent à coups redoublés avec un tige de fer ; les *chapeaux chinois* sont des grandesalebasses vidées (comme nos gourdes d'Europe), attachées au bout d'un bâton, garnies d'un filet aux mailles duquel sont suspendues des rangées de dents qui ont appartenu à des ennemis tués. Les corps de musique contiennent un assez grand nombre de ces *chapeaux chinois* (je ne puis, en vérité, trouver d'autre nom mieux approprié) ; enfin les trompettes sont en cuivre ou en ivoire, et il s'y joint très-souvent des flûtes ou sifflets en roseaux, lançant par intervalle les sons les plus aigus. Qu'on se figure un corps de musique semblable composé d'une centaine d'instrumentistes soufflant ou frappant de toutes leurs forces, au hasard, sans accord, sans ensemble, et l'on aura une idée d'une marche militaire au Dahomey, et de l'épouvantable charivari qui doit en résulter.

Ce fut ainsi précédé que le roi envoya au devant de moi son premier eunuque porteur de son grand bâton d'honneur, pour m'avertir que je pouvais entrer dans Abomé, et que le roi m'attendait sur la place du palais. Ce grand eunuque (1) avait la tête à moitié rasée, et une vraie figure de femme ; toujours précédé de son infernale musique, d'un nombre extraordinaire de bannières et de drapeaux, et de guerriers qui venaient me tirer des coups de fusil jusque dans les oreilles, il fit trois fois le tour de la place où je m'étais arrêté. Son costume était de la plus grande richesse, tout or, argent et corail.

Enfin il s'arrêta, se prosterna, et me rendit compte du message de son maître : Je me mis en route sur-le-champ, et, pour donner une idée aux Dahomeyniens des exercices militaires de l'Europe, je fis faire plusieurs feux à ma petite garde, sous les ordres du maître canonnier Tielmant, au moment d'entrer dans la ville. Leurs costumes européens et leur ensemble (car ils ne s'en tirèrent pas trop mal pour des conscrits d'un mois), excitèrent l'admiration et l'étonnement des guerriers du Dahomey.

Dès que j'eus franchi les portes d'Abomé, sur une espèce de mauvais pont en tronc d'arbres, je remontai dans mon hamac, et m'acheminai au milieu d'une foule de peuple, de guerriers, parmi les détonations d'artillerie et de mousqueterie, vers la grande place du palais. Cette place était encore assez loin, et il me fallut trois quarts d'heure de marche avant d'y arriver : la nouvelle capitale me parut bien loin de valoir *Cana* ; ses maisons ne sont que de mauvaises

(1) On appelle *racadaire* tout porteur de message, et le grand eunuque remplissait cet office en ce moment : il s'appelait *Tononou*.

cases en terre battue, et les rues de sales ruelles. L'aspect changea pourtant lorsque j'approchai du palais ; une foule immense de guerriers se pressait à l'entour : le roi se tenait sous l'*apatang* ou grande galerie de son palais, entouré par trois ou quatre mille de ses amazones vêtues de costumes étincelants et portant les armes les plus riches : une large démarcation séparait cette foule des guerriers féminins des hommes de guerre de l'autre sexe : la place était pavée de mille bannières, et sur le faite de l'*apatang* s'élevait le grand pavillon royal du Dahomey, rouge avec un lion couleur faune accroupi au milieu.

Je dus faire trois fois le tour de cette place dans mon hamac et suivi de ma garde d'honneur du *Salam f'ancais* de Whyda ; à chaque tour, je faisais faire une décharge de mousqueterie, et je saluais le roi lorsque je passais devant lui. On me disait qu'il se levait à chaque fois pour me rendre mon salut ; on me disait, car, en raison de l'obscurité régnant sous la voûte de cette galerie, il m'était impossible de distinguer la figure noire du monarque africain. Au dernier tour, je vis s'avancer vers moi un petit homme maigre et fluet, à l'air futé, de 75 à 80 ans environ, appuyé sur un grand bâton à pomme d'argent, et dont la figure était exactement celle de Voltaire, en noir toutefois (voir son portrait).

C'était *Méhou*, grand ministre de l'intérieur, du commerce et de la marine, homme d'une activité extraordinaire pour son âge, d'une finesse et d'une intelligence diabolique, et qui depuis trente-cinq ans n'a pas cessé de remplir ses difficiles fonctions. C'est d'abord à lui qu'il faut s'adresser, quelque chose qu'on veuille obtenir du roi (1).

Méhou se prosterna devant le roi à une centaine de pas, se couvrant la tête de poussière, et me faisant signe de me découvrir pour approcher de S. M. Je lui fis répondre par mon interprète, un jeune noir de Whyda qui avait été élevé en France par un des facteurs de M. Regis, que lorsqu'on m'aurait envoyé un parasol pour me garantir du soleil ardent qui dardait sur nous, j'ôtai mon chapeau, mais pas avant ; presque aussitôt deux esclaves accoururent avec un immense parasol tout garni de sac et de dorures, et je m'approchai du roi debout et tête nue. On pourra s'expliquer que ce n'était pas lui seul que je regardais : je considérais avec la plus vive curiosité les guerrières au riche et pittoresque costume qui l'entouraient. A l'exception de quelques-unes des chefs de ces amazones, qu'on avait conservées sans doute par considération pour leur habileté et leur bravoure à la guerre, la plupart étaient jeunes et même fort jolies. Mon jeune maître canonnier Tielmant, ancien mousse du prince de Joinville sur *la Belle-Poule*, et qui, en sa qualité de blanc, m'avait suivi sans façon près du roi, ne se lassait pas de les regarder, et je dus mettre un terme à son indiscrette curiosité.

Le roi Guezo est un homme de cinquante à soixante ans, de la figure la plus intelligente et la plus gracieuse ; il était enveloppé d'un riche pagne de soie et couché sur des coussins de velours et de brocard : il se leva dès que je m'approchai, me tendit la main, me fit demander sur le champ des nouvelles de son ami le roi de France, et manifesta un vif plaisir de voir enfin arriver sous son règne un de ses *ambas ad'us*, comme on le faisait avec ses ancêtres... ; enfin il fut aussi aimable et prévenant que possible. Pendant qu'il me parlait, une de ses grandes femmes *racadaires* (2) lui tenait toujours à portée un beau crachoir en or, et une autre n'était occupée qu'à pétrir et à masser ses pieds qu'il laissait enlever nonchalamment de ses riches babouches pour cette opération.

Je lui répondis de mon mieux, et lui remis en grande cérémonie le sachet de satin où était renfermée la lettre que le gouvernement m'avait chargé de lui porter, sachet qui portait ces mots brodés en perles sur son enveloppe extérieure : *A. S. M. Guezo, roi du Dahomey*. Il reçut le sachet avec la plus grande joie, et me pria de lui lire la lettre. Ayant ensuite fait apporter de magnifiques liqueurs en argent massif surchargées de flacons de liqueurs et de vins d'Europe, il m'offrit de boire à la santé du roi de France. J'acceptai ; mais, dès qu'il porta le verre à ses lèvres, un tumulte épouvantable se fit sur la place et parmi les amazones ; ses grandes femmes se précipitèrent vers lui en l'entourant d'un grand voile de soie, et tous, guerriers, guerrières et peuple, se prosternèrent en tournant la tête et s'écriant en langue du pays : *Il fait nuit !* pendant que les pièces d'artillerie faisaient entendre leurs détonations répétées. Lorsque cette santé, comme celle que je portai ensuite en son honneur de la part du roi de France, fut terminée, le peuple se releva en criant : *Il fait jour !* Ce qu'il y eut de remarquable dans ces santé respectives, c'est qu'il fallut boire deux verres à chaque fois, S. M. prétendant qu'on ne pouvait partir sur un pied. Cette fois nous vidâmes nos verres à cause des augustes santé que nous portions ; mais d'habitude il y trempe seulement les lèvres, et on fait boire le reste à ses familiers, ce qui est regardé comme une insigne faveur.

Guezo me présenta ensuite l'un après l'autre ses principaux *cabécères* ou chefs de guerre, tant du corps des amazones que du corps d'armée d'hommes. En vérité, je ne pouvais m'empêcher de regarder avec tristesse cette armée de jeunes filles enlevées à tout jamais à leur existence de femmes, aux douceurs et aux joies qu'elles avaient le droit d'en attendre, pour être livrées, de force ou de gré, à un

(1) Guezo a détrôné en 1817 son frère, espèce de fou sanguinaire qui était continuellement ivre, et qui dans les moments d'ivresse faisait mettre à mort ses sujets les plus dévoués ; les trois ministres actuels de Guezo : le *Miangant* ou ministre de la justice, le *méhou* ou ministre du commerce et de l'intérieur, le *caubédé* ou surintendant des palais, furent ceux qui l'aidèrent dans cette révolution de palais. Depuis il les a toujours conservés, adoptant pour principe qu'à moins de faute grave méritant la mort, un ministre ne devait pas être changé. Quant à son frère, il est resté renfermé jusqu'à sa mort, qui a eu lieu il y a trois ans.

(2) Guezo ne daigne pas toujours parler lui-même à son peuple ; alors il lui fait parler soit par sa première *racadaire*, ou son grand eunuque *Tononou*.

métier de guerre et de fureur si antipathique à leur nature (1) !

Lorsque les présentations furent terminées, le roi me dit que je devais être fatigué de mon voyage, d'autant plus qu'il savait que j'avais été fort malade à Whyda; qu'il allait donc me faire conduire à la maison qui m'avait été préparée, et qu'il m'accompagnerait lui-même jusqu'à l'extrémité de la place. Je sus plus tard que cette faveur était fort grande, et réservée seulement aux blancs de distinction.

Dès qu'il se leva, il prit son bonnet richement brodé en or. Les premiers chefs d'amazones qui l'entouraient se mirent à jeter un cri qu'en ma qualité de bas-breton je ne pouvais méconnaître : c'était le cri si célèbre dans nos déplorables guerres civiles de ce siècle, le cri du hibou, qui, à ce qu'il paraît, est aussi mélodieux pour les oreilles dahomeyniennes que pour celles de mes compatriotes; à ce cri, un grand tumulte se fit sur la place; la foule s'ouvrit et laissa un large espace libre au milieu duquel Guezo s'avança majestueusement en me tenant par la main. C'est là que je vis l'idolâtrie de ce peuple pour son souverain, lequel, en

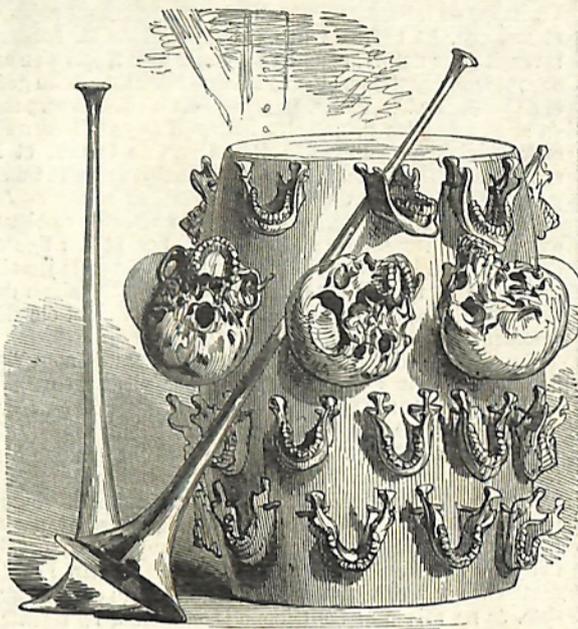


Guezo, roi du Dahomey.

vérité, est pour lui plutôt un demi-dieu qu'un roi. Les uns se précipitaient au devant de ses pas pour enlever du chemin les petits cailloux qui pouvaient blesser ses pieds, d'autres se prosternaient et se traînaient à genoux pour baiser le bout de son pagne de soie, d'autres prenaient la poussière sur laquelle il avait marché, et s'en couvraient la figure et la tête avec une espèce de fureur, etc., etc.

Le roi me conduisit ainsi jusqu'à une espèce de grand pavillon tendu en rouge, sur lequel flottaient les drapeaux de la France et du Dahomey; sous ce pavillon, douze pauvres diables de prisonniers de guerre, vêtus de tuniques bleues et blanches, et coiffés de calottes blanches à glands rouges tombant sur le cou, étaient attachés solidement à des poteaux passant entre leurs jambes et leurs bras. (Voir les dessins). Guezo me dit que ces douze prisonniers devaient être égorgés le jour même en l'honneur de mon arrivée; je ne fus que très-médiocrement flatté de l'insigne honneur que me préparait S. M., et il paraît que la

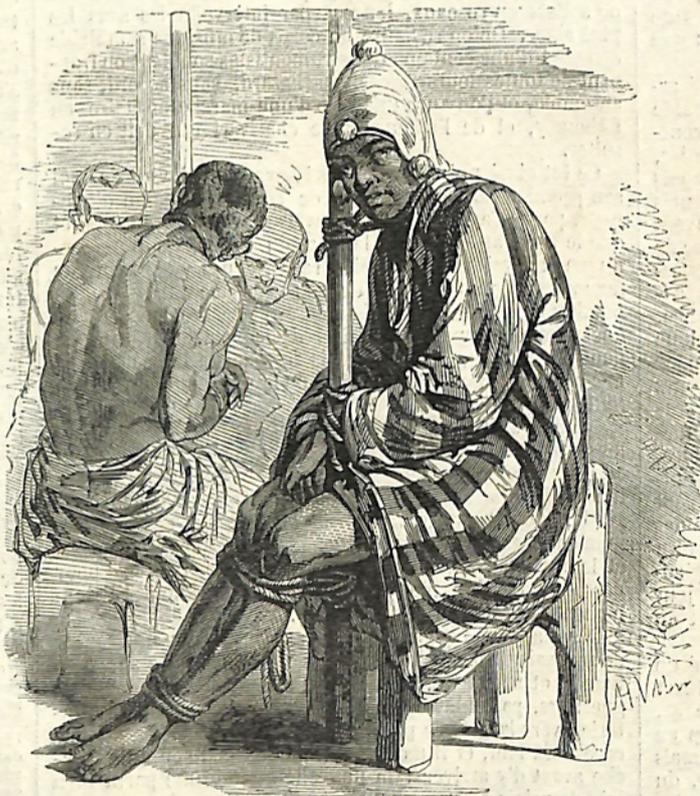
(1) Les amazones sont presque toutes des filles de chefs que ceux-ci sont trop heureux de livrer au roi dès l'âge de 8 à 9 ans, car Guezo est le maître absolu des biens et de la vie de ses sujets. Dès qu'elles sont acceptées par le roi, elles ne quittent plus l'enceinte de ses palais que pour sortir avec lui ou aller à la guerre; toutes leurs idées sont tournées à ce but unique, celui de surpasser les hommes en dévouement et en bravoure; malgré l'esprit belliqueux des habitants du Dahomey et leurs guerres continuelles, jusqu'ici les amazones ont obtenu la palme. Guezo entretient par politique cette rivalité qui fait sa force. Si une amazone sort du palais, elle est accompagnée par un eunuque, et une cloche avertit de son passage: tous les passants s'enfuient alors, car la moindre connivence avec une femme appartenant au roi est punie de mort; le roi seul choisit parfois au milieu d'elles, mais elles sont alors exclues de l'armée et vont grossir le nombre immense de ses concubines ou femmes de service. Une amazone ne sait guère ainsi ce que c'est qu'un homme que lorsqu'elle tue un ennemi; mais si au contraire, elle est faite prisonnière par lui, elle se fera tuer plutôt que de devenir sa femme de ménage.



Instruments de musique guerrière.

moue que je fis fut assez significative, car il me fit demander ce que j'avais. Je lui répondis que notre nation avait en horreur d'aussi abominables sacrifices, et que le plus grand plaisir qu'il pourrait causer à son ami le roi de France serait, non-seulement d'accorder, à ma prière, la vie à ces malheureux, mais encore de renoncer pour toujours à égorguer ainsi des hommes de sang-froid. — Guezo ne comprit pas bien de suite ce que je voulais dire, mais lorsqu'il eut compris il ne put s'empêcher de rire, rire royal qui fut immédiatement imité par les *cabécères* et ministres qui l'entouraient. Ce fut toute la réponse que j'en obtins ce jour-là: je soupirais tristement, et nous repassâmes devant le pavillon des condamnés; les malheureux! ils savaient parfaitement le sort qui les attendait d'un moment à l'autre, et pourtant ils mangeaient, riaient et causaient gaiement entre eux. Guezo me fit remarquer qu'il les avait tous choisis beaux et jeunes pour me faire plus d'honneur; je lui demandai alors s'il ne serait point possible de les racheter. Il me répondit que non, qu'il y avait assez d'esclaves à acheter dans le Dahomey sans que j'eusse à m'occuper de sauver la vie à ses ennemis les plus acharnés. Hélas! mes protestations demeurèrent en effet inutiles!... Le lendemain, mon fidèle noir du Sénégal, Fara, qui depuis six ans ne m'avait pas quitté dans toutes mes expéditions sur la côte d'Afrique, et qu'ici j'avais fait mon porte-drapeau, vint me dire qu'un des prisonniers était empalé tout vivant et tout habillé au haut d'un grand mât sur la place; les autres avaient eu le cou seulement à moitié coupé, et étaient pendus tout nus, par les pieds, à une charmante rangée de poteaux dressés tout autour. Le pavillon rouge était vide, et, grâce au ciel, Guezo, par un sentiment de convenance et de bon goût dont je lui sus gré, en avait fait disparaître les couleurs françaises.

J'étais logé dans une maison de Guezo, ou plutôt de son grand ministre Méhou; ce vieux diable de Méhou venait



Prisonniers de guerre attendant leur supplice.

Dessins de Valentin, d'après M. Bouët; gravure de Best, Hotelin et Cie.

me visiter à tout instant; il était rusé comme une fouine, et défiant comme un renard: je ne pouvais faire un pas en dehors de chez moi qu'il ne fallût auparavant aller l'en prévenir, et mes *mosso*, ou interprètes, manifestaient à ce sujet une grande frayeur lorsque je voulais aller me promener subitement, et que j'envoyais promener ces messieurs qui prétendaient que je ne pouvais sortir sans que Méhou en fût instruit; mes hamaquaires mêmes n'osaient qu'à peine obéir à mes ordres dans ces circonstances. J'eus, à ce sujet, une scène très-sérieuse avec Méhou, où je le menaçai de prévenir le roi de ce qui se passait; il me demanda mille fois pardon, et me dit que le roi avait déclaré que si dans mes courses il m'arrivait le moindre accident, lui, Méhou, le payerait de sa tête. Méhou, qui tenait à cette tête, toute vilaine qu'elle fût, avait alors donné l'ordre de le prévenir dès que je me rendrais quelque part, car sur-le-champ une cinquantaine de grands escogriffes armés me flanquaient à distance respectueuse, sans que je m'en fusse jamais aperçu.

La maison qu'on m'avait donnée était assez confortable:



La reine favorite, à Abomé.

deux immenses orangers sauvages en abritaient la première cour, et nos gens logeaient à côté. Peu de jours après mon arrivée j'obtins une première audience du roi, où je lui présentai les cadeaux du roi de France (j'emploie toujours son style), et où j'établis les premières bases d'un traité de commerce et d'amitié qu'il signa plus tard, chose immense, car il avait refusé de le faire jusque-là avec toute autre nation. Je manquai éclater de rire lorsque je fus introduit; le grand eunuque, *Tononou*, me précédait à moitié prosterné, et à chaque appartement il s'arrêtait, écoutait, et faisait entendre, pour nous annoncer, le béé! béé! d'un jeune mouton. — Je trouvai le roi et ses ministres sous une galerie assez simple, à moitié couchés sur des tapis. Ses *femmes-ministres*, richement habillées, étaient occupées près de lui (1).

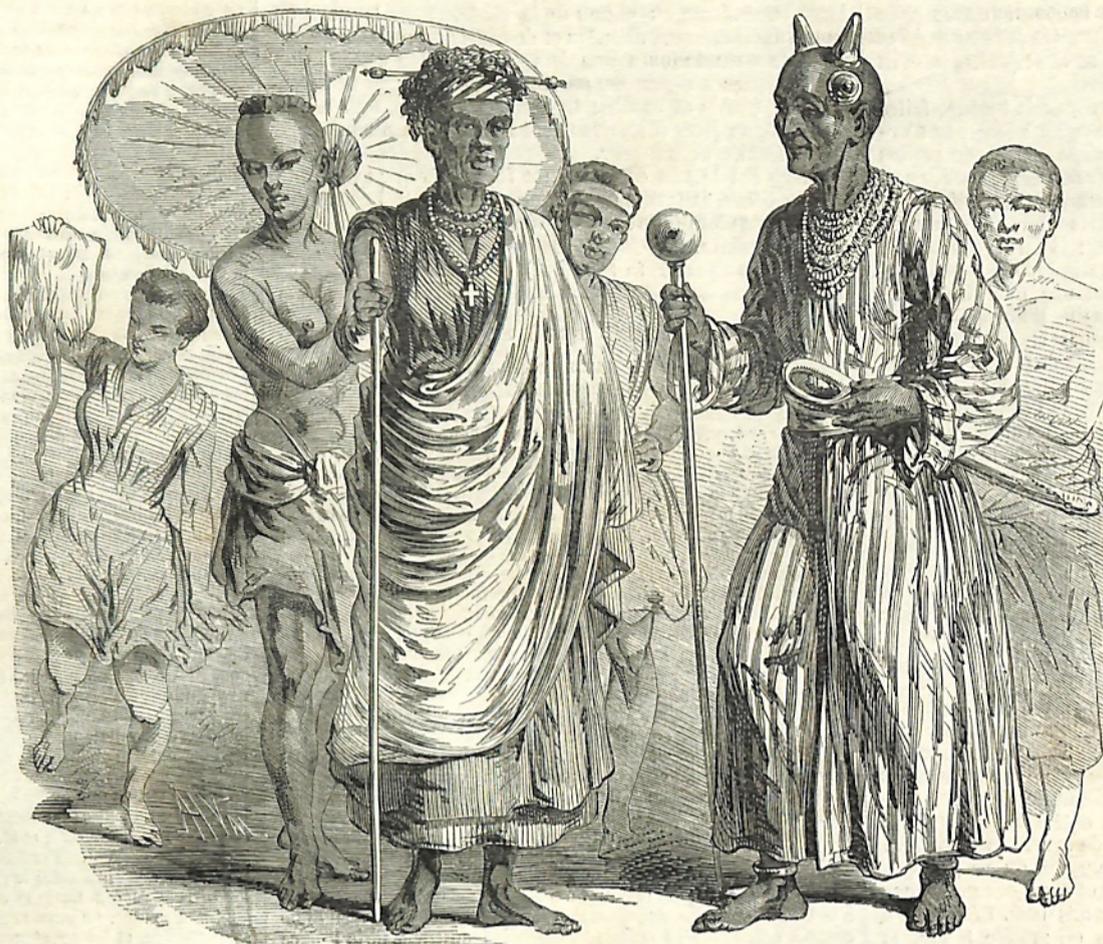
Le surlendemain il me fit prévenir qu'il avait convoqué une grande assemblée de son peuple pour lui faire voir les présents que lui envoyait le roi de France. Lorsque j'arrivai sur la place, tambour battant et drapeaux déployés, je vis, en effet, une immense affluence de guerriers et de menu peuple. Après avoir été saluer le roi et lui toucher la main, la présentation commença. J'ai repro-

(1) Une chose fort singulière dans l'organisation du Dahomey, c'est que chaque ministre mâle a son correspondant femelle près du roi; il l'appelle *sa mère* (ce qui correspond au mot *sa mère* en français). Dans l'intérieur du palais, le roi n'est servi ni entouré que par ses femmes; elles seules savent où il couche, quand il mange et ce qu'il mange. Il y a certaines portes des palais que ses ministres, même les plus dévoués et les plus intimes, n'ont jamais pu franchir. Il a, comme je l'ai dit, trois ministres qu'il n'a point changés depuis son avènement au trône: le mingant ou ministre de la justice, le premier de tous, chargé de toutes les exécutions secrètes, et chez lequel Méhou lui-même n'entre pas sans frémir, car il ne sait jamais s'il en sortira; le méhou ou ministre de l'intérieur, de la marine et du commerce; le *cambodo* ou intendant royal; et enfin, comme grade intermédiaire entre méhou et cambodo, le yavogan ou gouverneur de Whyda.

duit, dans mes dessins, la scène au moment où le grand ministre, Méhou, présente au peuple le portrait, richement encadré, de S. M. le roi de France que je lui avais apporté (1); seulement il ne put jamais parvenir à prononcer distinctement le nom, bien qu'il se tournât à chaque instant de mon côté pour trouver un aide à sa mémoire : au lieu de Louis Napoléon, il disait toujours *Potion...* Quant à mon nom, il l'estropiait encore bien plus, et me désignait à chaque instant du doigt en disant : *moussou Bête...* Ce qu'il y eut de plus curieux dans cette exhibition, ce fut l'apparition des casques de pompier : cinquante amazones défilèrent et se rangèrent vis à vis l'estrade royale, la tête surmontée de ces casques qu'on avait fourbis avec luxe, ornés de leurs plumes rouges, et qui étincelaient d'une manière superbe au soleil; seulement cette coiffure semblait fort peser à nos guerrières, habituées à ne porter qu'un simple serre-tête bleu ou blanc, orné de dessins d'animaux félicites.

Cette journée finit, comme toutes les autres, par des largesses faites au peuple et aux gens de notre suite, qui n'étaient point fâchés de l'aubaine. Depuis ce jour ce ne fut que fêtes sur fêtes, annoncées chaque matin par les détonations d'artillerie, d'espingoles, de tromblons et de fusils; je m'y rendais souvent, et quelquefois j'y voyais le roi. Une fois il me témoigna le désir de voir faire l'exercice à ma petite garde; par bonheur, le maître canonier Tielmant l'avait parfaitement instruite durant mon séjour à Whyda, et le roi ne manqua pas de faire remarquer à ses guerriers la dif-

(1) Celui de M. le Président de la République, Louis-Napoléon.



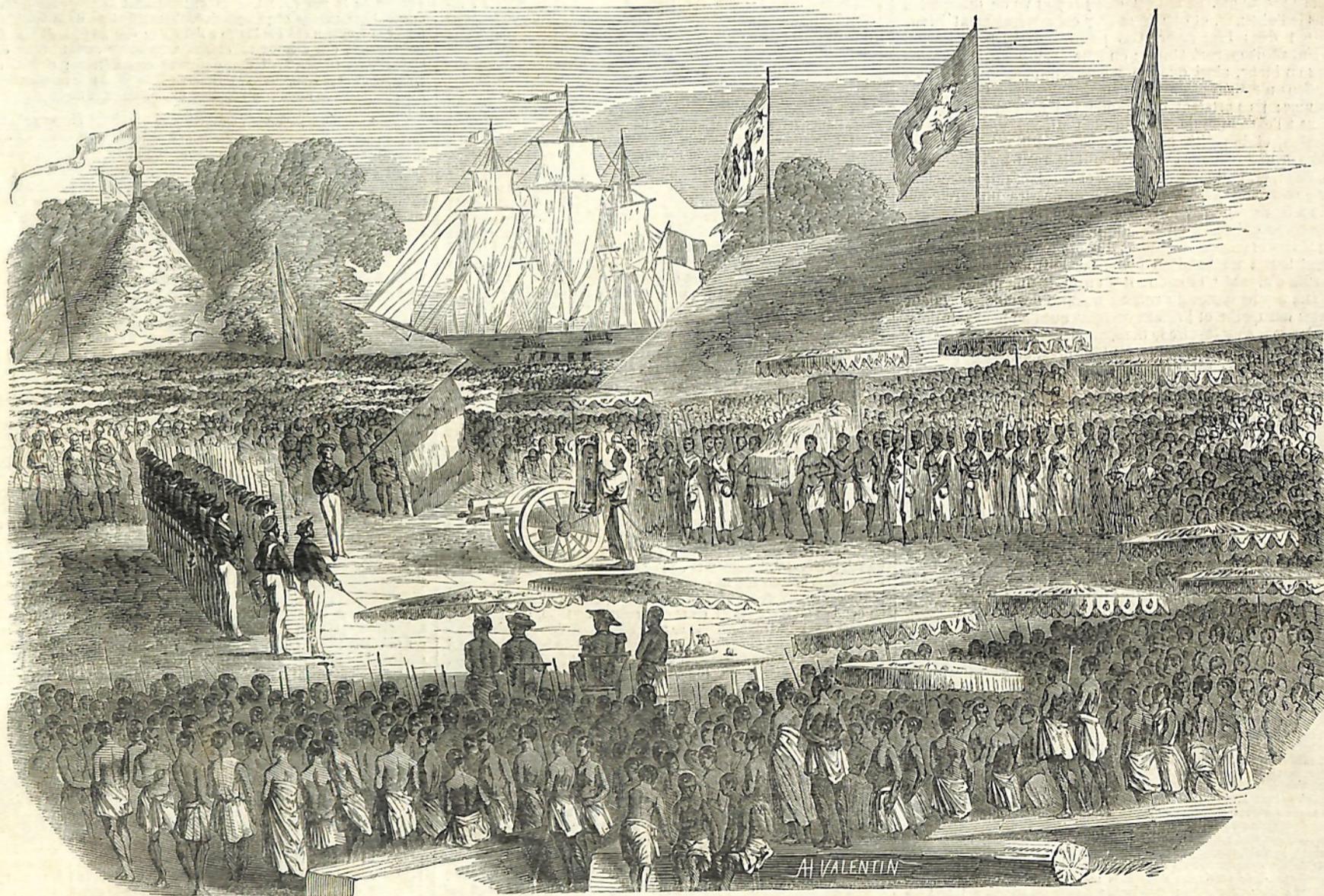
Méhou, premier ministre, et sa mère, en costume de cérémonie.

férence qui existait entre la discipline européenne et la leur. En effet, ils arrivaient et se groupaient sur la place sans ordre, les uns assis, les autres debout : ma garde du Salam français, au contraire, habillée à l'européenne et bien dressée, restait l'arme au pied derrière moi, sans bouger d'une semelle, comme de vieux troupiers, et cela toute une jour-

Une magnifique tunique en velours nacarat toute brodée d'or, un collier de points d'Espagne supportant une plaque

(1) Il m'a aussi demandé des chirurgiens, car une grande partie des hommes blessés un peu gravement dans ses guerres annuelles périssent lorsqu'il s'agit de pratiquer une amputation.

(2) Je l'ai mesurée par curiosité.



Présentation, au peuple du Dahomey, du portrait du Président de la République française. — Dessins de Valentin, d'après M. Auguste Bouët; gravure de Best, Hotelin et Cie.

de diamants, un damas de toute richesse en bandoulière, une couronne en or enrichie de pierres précieuses, un sceptre de même, un pantalon court broché d'or, les jambes nues et des babouches en maroquin broché d'or et de perles, tel était son costume.

Les ministres avaient de grandes robes à la turque, faites d'une épaisse étoffe de soie, un sabre court à fourreau d'argent à la ceinture, et, ce qui me frappa le plus, de petites cornes en argent sur la tête, ainsi qu'une plaque ronde aussi en argent sur une des tempes. Du reste, ce jour-là, tous les grands cabécères, dignitaires et chefs d'amazones avaient des cornes semblables; le roi seul était chaussé. Depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures du soir, il a défilé devant moi une quantité d'objets plus magnifiques et plus curieux les uns que les autres: c'étaient de grandes autriches en argent massif d'un mètre de hauteur, avec des œufs de grandeur naturelle (1), des espèces de pagodes à clochettes de même matière et de même hauteur, des services et des vases magnifiques d'argenterie fleurdelisée, présents des anciens rois de France, des carrosses datant du temps de leur invention et tout dorés; d'autres charmantes voitures, calèches ou mylords, tout à fait modernes, cadeaux des Portugais ou des Anglais; deux trônes magnifiques tout or et velours, avec deux lions accroupis sur le devant: Guezo, son sceptre à la main, était assis sur l'un d'eux, porté par vingt femmes, entouré de sa compagnie sacrée des amazones, laquelle est choisie parmi les plus braves et ne quitte jamais le roi; leur costume était des plus brillants et des plus pittoresques (2). Guezo passa en me saluant gracieusement de la main, au milieu des acclamations de la foule; près de lui, quatre guerrières portaient un grand vase en cuivre renfermant le sang des prisonniers égorgés pendant la nuit en l'honneur de cette journée de fête. Plus de quatre mille femmes de service défilèrent ensuite, chargées de grands vases remplis d'aliments ou de grandes bouteilles d'eau de vie; elles sortirent et se rendirent sur la place extérieure du palais; d'autres encore chargées de filières de cauris les suivirent. Je vis aussi l'énorme tamtam de guerre du roi; il est, comme je l'ai dit, peint avec du sang et garni des mâchoires ou des crânes des rois ou chefs ennemis tués. Défilèrent à la suite les compagnies d'amazones en grande tenue, la plupart armées de fusils tout dorés, des milliers de bannières, des corps de musique de toute espèce, jusqu'à des tambours de basque et des tambours de guerre évidemment français, puisque la caisse en était tricolore, avec une multitude de petits pavillons entrelacés peints de même, des bouffons dansant d'une manière burlesque, etc., etc. Trois choses me frappèrent dans cette immense exhibition; d'abord ce fut l'idée singulière du roi de rassembler en une seule compagnie une trentaine de bossus, et de les faire défilé devant moi.

Apparemment c'était pour me donner une idée de la beauté du sang de la nation dahomeyenne, puisqu'il eut soin de me faire dire que c'étaient les seuls qui fussent dans tout son royaume. Le fait est que j'ai peu vu de difformités dans le Dahomey, et que le sang y est généralement beau, surtout dans l'intérieur. Ces pauvres diables de bossus étaient vêtus en caricatures; on leur avait peint le tour des yeux en blanc, ainsi que leurs bosses qui étaient à nu. Les bouffons n'étaient pas moins remarquables par leur bizarre costume; ils portaient de grands bas blancs, une longue queue à l'extrémité de laquelle était attaché une espèce de bisciaïen, et de petites clochettes sur tout le corps; ils lançaient à une hauteur extraordinaire le fusil qu'ils tenaient à la main, et, tout en le rattrapant et le relançant, tournaient sur eux-mêmes avec vitesse, faisant décrire un cercle rapide à leur queue par le seul mouvement des reins. Le dernier corps qui sortit en grande pompe du palais, fut celui des sœurs et femmes légitimes du roi: les sœurs du roi portaient toutes un bandeau blanc sur le front et un bâton à pomme d'argent à la main, il y en avait une quarantaine; les femmes légitimes du roi, au nombre de cinq, portaient toutes la superbe et brillant costume que l'on peut voir dans les dessins, c'est-à-dire le diadème, le sceptre et le bracelet plein, enveloppant presque tout le bras, depuis le poignet jusqu'à l'épaule; seulement ces ornements n'étaient qu'en argent pour toutes, sauf pour la favorite ou reine, qui les avait en or: c'est la reine favorite était une jeune et fort jolie femme, dont le teint bronzé ressortait mieux encore sous ses riches vêtements d'or et de soie.

Guezo voulut, après le défilé, me rendre témoin des largesses qu'il faisait à son peuple; il vint donc à la place où je me trouvais, porta de nouveau la santé du roi de France (3), et m'invita à l'accompagner sur la grande place. Il s'y trouvait une foule immense de guerriers, dont l'enthousiasme fut porté au comble lorsqu'elle aperçut son demi-dieu:

(1) Le Dahomey ne produit ni or ni argent; mais les ouvriers forgeront et bijoutiers du roi, qui sont fort adroits, fondent et travaillent les piastres ou les doublons. On avait, dit-on, vu dans le Dahomey des enclumes en minerai d'or, et des terrains aurifères très-riches; les enclumes de ce prétendu minerai d'or étaient simplement de larges morceaux de granit brillamment paillés de mica jaune, et les terrains aurifères avec lesquels on fabrique dans le Dahomey les belles et célèbres poteries, ne sont non plus que des terres micacées.

(2) Ces costumes, comme ceux de la reine favorite, des grands chefs, sont si variés de couleurs, si couverts d'ornements, qu'une description écrite en deviendrait fastidieuse. Quant à cette immense exhibition des riches du palais, et où il a fait sortir jusqu'à son lit, un lit magnifique du reste et tout couvert de brocard, j'ai eu la patience de noter un par un tout ce qui a passé devant moi, et cette nomenclature est en entier dans mon rapport officiel au ministre; mais elle tient plusieurs pages, et, bien que curieuse, aurait été trop longue à être reproduite dans cette relation.

(3) Toutes les fois que je me rendais dans une de ces solennelles assemblées où se trouvait le roi, on plaçait devant moi une grande table, avec de fort beaux serviettes, chargées de vins et liqueurs; puis l'on installait d'immenses parasols pour me garantir des rayons du soleil, ainsi que mes hommes. Ces derniers ne s'en allaient jamais sans être comblés de cadeaux; du reste, je n'ai presque jamais eu, pendant mon séjour à Abomé, à m'occuper de la nourriture de mes hommes, ni de la mienne. Tous les matins, une vingtaine de serviteurs du palais apportaient de vastes calebasses remplies d'aliments, et nous recevions du roi, ou de ses ministres, tantôt des bœufs, tantôt des volailles ou des moutons, et très-souvent d'excellent vin sortant des caves de S. M.

Guezo monta sur une estrade circulaire, couverte d'une large tente située au milieu de la place, et sur laquelle on voyait des monceaux d'étoffes et de cauris, et une demi-douzaine de malheureux prisonniers garrottés; ces malheureux sont destinés à servir de pèlerineaux aux largesses du roi. Lorsque cauris et étoffes, liqueurs, aliments, tout a été distribué, on jette ces prisonniers à la foule, qui les égorge et les déchire avec fureur.

Guezo eut le bon esprit de me faire prévenir avant que cette affreuse exécution n'eût lieu, et je rentrai chez moi, l'esprit tout étourdi de ce que je venais de voir et d'entendre depuis le matin.

AUGUSTE BOUET.

(La fin au prochain numéro.)

Institut national de France.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.
(1^{er} semestre de 1852.)

Mémoire sur l'industrie de la soie, par M. de la Farelle. — Communication sur la production de l'or par MM. Léon Faucher et Michel Chevalier. — Communication sur les colonies agricoles de la France, de la Hollande et de la Belgique, par M. Ch. Lucas. — Rapport sur la répression pénale en France et en Angleterre, par M. Berenger. — Prix de 10,000 fr. pour un Manuel de morale et d'économie politique.

On n'a pas oublié la série d'études entreprises par M. Blanqui sous les inspirations de l'Académie, et destinées à faire connaître la situation morale et économique des populations ouvrières. Ces études générales vont trouver une suite et un complément dans des recherches sur chaque industrie en particulier, et dont M. de la Farelle a inauguré la lecture par un mémoire sur l'industrie de la soie et sur les classes laborieuses qu'elle emploie.

Aucune industrie n'est plus éminemment française que celle de la soie. Contemporaine des règnes de Louis XI et de Charles VIII, elle fait depuis plusieurs siècles la principale richesse du midi, et les merveilleux produits réservés longtemps au luxe stérile des princes et des grands descendent peu à peu à la portée des fortunes plus modestes. L'étranger le paye de ses plus riches trésors quand il ne peut les fabriquer lui-même, et, quand il les imite, ses imitations ne reproduisent que d'une manière incomplète le travail et le goût du modèle. Arrêtée un instant par la révocation de l'édit de Nantes et par la perte de ses plus habiles ouvriers, l'industrie de la soie était, à la fin du siècle dernier, dans l'état le plus florissant. Il résulte de chiffres officiels qu'en 1788 la production industrielle de la France était de 931 millions de livres tournois, et dans ce chiffre la valeur de tous les articles de soierie fabriqués s'élevait à 130 millions 800 mille livres:

Modes de soie.	5,000,000 liv.
Tapiserie, ameublement.	800,000
Soieries, étoffes de tous genres.	70,000,000
Bonneterie de soie, bas, etc.	25,000,000
Rubans, blondes, gazes.	30,000,000

130,800,000 liv.

En 1812, d'après les évaluations des travaux de statistique de Chaptal, ministre de l'intérieur sous l'Empire, la production industrielle de la France était de 1820 millions. Mais il résulte de ce même document que la valeur totale des articles de soierie produits en France, filatures, tissus, passementerie, bonneterie, etc., n'était plus alors que de 107 millions 160 mille francs; et cependant l'ensemble des industries composant, en termes de statistique, les *produits animaux*, c'est-à-dire les industries de la laine, des peaux ou cuirs et de la soie, entrent pour 28 0/0 dans l'augmentation de la production industrielle. Diverses causes expliquent cette diminution anormale et exceptionnelle. Les guerres de l'Empire et le blocus continental surexcitaient les diverses industries textiles, celles de la laine et du coton, mais fermaient à la soie ses principaux débouchés, l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Espagne. La détresse générale avait diminué à l'intérieur la consommation d'un objet de luxe comme l'article des soieries, et l'empire capricieux de la mode frappait de stérilité quelques-unes des branches de la production sericole. Les bas, qui figurent pour 25 millions dans le bilan de 1789, étaient devenus d'un usage moins général, et les papiers peints avaient remplacé généralement les tentures d'étoffes.

Une paix générale et permanente, l'usage plus général, et l'on peut dire populaire, des étoffes de soierie, ont singulièrement relevé le chiffre de la fabrication sericole. La statistique publiée en 1840 donne le chiffre, probablement dépassé depuis, de 402,442,347 fr., et il est donc vrai de dire que cette industrie est nationale; c'est de plus la seule de toutes nos industries qui ne connaisse pas de rivales dans le monde entier. Le mémoire de M. de la Farelle l'étudie dans ses différentes opérations, depuis l'éducation du ver à soie pour en obtenir le cocon, jusqu'au tissage de la soie qui nous donne ces nombreux et brillants produits, étoffes unies ou façonnées, pures ou mélangées, légères ou fortes, taffetas, velours, rubans, damas, tulles, gazes, etc.

Un mémoire de M. Léon Faucher sur la production de l'or a été suivi d'observations intéressantes de M. Michel Chevalier et de plusieurs autres académiciens, sur le même sujet. Il résulte de ces observations, dont nous ne pouvons qu'indiquer les conclusions, que la production de l'or et de l'argent se sont relativement modifiées. Au commencement de ce siècle, la production était de 1 kil. d'or contre 38 kil. d'argent environ. Elle est aujourd'hui de 1 kil. d'or contre 6 kil. d'argent. Ce rapport de 1 à 6 ne s'était jamais vu depuis la découverte de l'Amérique. Cette production insolite de l'or n'est pas, suivant l'honorable académicien, un fait accidentel. La quantité de l'or extrait a augmenté d'une manière fabuleuse depuis le commencement du dix-neuvième siècle. L'Amérique produisait annuellement environ 48 millions de francs en or; la Californie paraît en avoir produit, en 1850, 400 millions, et voici que l'Australie s'annonce avec des mines d'une étendue très-vaste, qui seraient plus riches encore que celles de la Californie. La Sibirie rendait officiellement, il y a quatre ans, 85 millions, et si on tient compte de la fraude, 100 millions. Ce n'est pas tout, d'autres pays fournissent aussi leur contingent en or; telles les îles de la Soude. Bornéo produit une quantité considérable d'or. On peut aussi présumer que des efforts plus soutenus sont faits dans l'intérieur de l'Afrique, et que la production de l'or y sera toujours croissante.

La production de l'argent augmente aussi, mais faiblement. Elle était de 800,000 kil. au commencement du siècle; elle paraît être aujourd'hui de 1,100,000 kilogrammes; l'augmentation n'est que de 300,000 kil. ou seulement 37 1/2 pour 100.

Ces faits nouveaux et du plus haut intérêt pour la fortune publique et le bien-être des individus, a donné lieu à des conclusions opposées. M. Léon Faucher pense que les accroissements subits de la production de l'or sont accidentels et passagers, que les économistes qui croient à la dépréciation de l'or par rapport à l'argent se trompent étrangement; que de nouveaux débouchés lui sont ouverts, par la substitution de la monnaie métallique au papier dans plusieurs États, en Amérique et en Autriche notamment, et qu'il

n'y a pas lieu à retrancher l'or de notre système monétaire. M. Michel Chevalier, au contraire, conteste que les débouchés signalés par M. Léon Faucher soient aussi considérables qu'il le pense; qu'on reste, dès lors, placé en présence d'une production de l'or qui s'accroît beaucoup plus que celle de l'argent; la dépréciation de l'or, par rapport à l'argent, en sera la conséquence, et il serait sage, pour la France, de faire disparaître l'or du système monétaire, ou de ne l'y laisser figurer que comme une marchandise dont la valeur est variable par rapport à l'argent, réputé seul étalon fixe.

— Les colonies agricoles sont expérimentées depuis longtemps dans différents pays, et M. Ch. Lucas a fait une chose utile et profitable aux expériences qui se poursuivent en France, en signalant, à l'occasion des ouvrages de MM. de Lurieu et Komand sur les colonies agricoles de mendiants, jeunes détenus et enfants trouvés, et de MM. de Lamarque et Dugat sur les colonies agricoles établies en France et en Algérie, les résultats obtenus dans divers pays, et notamment en Hollande et en Belgique. En Hollande les colonies agricoles ont été instituées avec une grande liberté par le gouvernement et par une société particulière qui disposait de grandes ressources financières. Le gouvernement néerlandais ne s'était pas proposé d'abolir la pauvreté et la misère: de pareils problèmes sont insolubles. Il avait voulu, autant que possible, combattre et atténuer les causes principales du paupérisme; il s'était proposé de convertir en terre cultivées et productives, des landes et des bruyères, et de faire des cultivateurs honnêtes et intelligents de mendiants sans ressources et sans asile. L'histoire des colonies néerlandaises prouve combien sont grandes les illusions de la philanthropie lorsqu'elles procèdent en contrariant les instincts les plus irrésistibles de la nature humaine. L'Europe a partagé quelque temps ces illusions, grâce aux ouvrages de MM. de Gérando et Huene de Pomocuse; mais la lumière a enfin pénétré sur ces institutions, et on peut aujourd'hui apprécier plus exactement le chiffre des sacrifices accomplis. Ainsi, on voit que la société néerlandaise de bienfaisance sous le patronage de laquelle se sont élevées les colonies libres, c'est-à-dire celles qui sont destinées à recevoir les familles indigentes et honnêtes qui s'y rendent volontairement, et les colonies forcées, c'est-à-dire celles dans lesquelles les mendiants sont contraints d'entrer, écrasés sous le poids d'une dette de 8 millions de florins (environ 17 millions de francs), ont été obligés de céder en partie ou de laisser hypothéquer leurs immeubles, dont la valeur totale n'excède pas 2 millions de florins (4,200,000 francs). Au point de vue agricole et financier, il y a donc eu échec; au point de vue moral et économique l'insuccès n'a pas été moindre, et M. Ch. Lucas en fait ressortir la cause. La société néerlandaise prétend ne pas avoir reçu du gouvernement une assistance suffisante; le gouvernement, à son tour, prétend que les directeurs ont manqué d'habileté. Ces reproches réciproques sont peu fondés. Le gouvernement s'est tenu dans les limites d'une sage réserve, et les directeurs ont déployé toute l'habileté désirable. Les colonies agricoles de la Hollande ont échoué et devaient échouer par un vice inhérent à leur système. Le fondateur de ces colonies est le général Van den Bosch, qui, dans sa jeunesse, avait habité au delà des Indes, à Java; il en avait même été gouverneur. C'est là qu'il prit le système des colonies agricoles importé plus tard en Hollande.

La propriété se trouve à Java dans des conditions sociales et économiques toutes particulières. Le sol y est placé, par des institutions traditionnelles locales, dans le domaine exclusif du souverain; il appartient aujourd'hui au gouvernement néerlandais, devenu par la conquête et l'occupation seul propriétaire légal. Les terres sont réparties entre les communes, et affermées aux Javanais par l'intermédiaire des chefs de ces communes. Dans les aliénations de terrains faites à des individus, ceux-ci se substituent à l'action du gouvernement et deviennent les seigneurs des terres. C'est une reproduction de la propriété féodale, et nullement la propriété individuelle, libre, mobile et progressive. Cette négation de la famille et de la propriété a été appliquée à l'Europe; elle ne pouvait réussir. En appelant des mendiants et des vagabonds aux travaux des champs, on se préparait une difficulté considérable; c'était, au point de vue agricole, fournir de mauvais éléments à la colonisation. Au point de vue moral, la négation de la famille et de la propriété s'opposait à la création de toute colonie.

En France, les colonies agricoles sont principalement de deux sortes: les unes concernent les enfants pauvres, orphelins, enfants trouvés et abandonnés qui n'ont pas comparu devant la justice; les autres s'ouvrent aux jeunes délinquants. Les premières sont des institutions privées, placées habituellement sous le patronage de l'Etat et aidées de ses subventions. Les colonies de jeunes délinquants sont en partie fondées par l'Etat, en partie par des particuliers, avec l'autorisation du gouvernement.

Nous avons maintenant quarante colonies agricoles; vingt-quatre sont consacrées aux enfants trouvés, abandonnés, orphelins et pauvres, et seize aux jeunes délinquants. Parmi ces dernières, quatre sont fondées par l'Etat et douze par des particuliers avec son autorisation.

Au 31 décembre 1849, la population des colonies d'enfants trouvés, orphelins et pauvres, s'élevait à 1,508, et celle des colonies de jeunes délinquants à 2,341. La mortalité est, en moyenne, de 35 par an dans ces dernières, et de 6 seulement dans les premières.

L'étendue des terrains occupés était de 1,432 hectares pour les colonies de jeunes délinquants, et de 2,513 hectares pour les autres.

Il n'existe aucune analogie entre les colonies agricoles de la Hollande et celles de la France; le vice inhérent aux premières ne frappe pas les secondes de stérilité. Pour les enfants répandus dans ces colonies, le séjour qu'ils y font n'est qu'un apprentissage qui doit les préparer aux travaux des champs, et en outre, pour les jeunes délinquants, un temps d'épreuve et de moralisation qui doit les dégager de la souillure d'une première faute et préparer leur régénération morale.

— L'Angleterre n'est pas seulement un vaste champ ouvert aux recherches et aux méditations de l'homme d'Etat, aux expériences de l'économiste; c'est aussi dans le cercle des études morales un sujet d'observation vaste et fécond. Sous ce rapport, deux faits nouveaux, incontestables et d'une importance extrême, se sont manifestés et aggravés depuis plusieurs années. Nous voulons parler d'une part du développement de la criminalité, du débordement des délits contre la loi et des désordres qui troublent la société, et de l'autre part, du mouvement d'émigration qui au milieu de l'accroissement gigantesque de la population, de l'augmentation de la richesse, révèle des souffrances intimes et des plaies profondes que l'activité intelligente du gouvernement, l'intervention des associations charitables, le zèle pieux d'éminents personnages et leurs largesses individuelles ne peuvent prévenir ou guérir.

Les crimes se sont multipliés en Angleterre d'une manière effrayante. Leur marche n'a été ni constante ni annuellement uniforme. Elle a été impressionnée, il est vrai, par les disettes et par les événements politiques; mais en dernière analyse elle donne les plus tristes résultats.

Ainsi, en Angleterre et dans le pays de Galles seulement, sans comprendre l'Irlande et l'Ecosse, le nombre des condamnations pour crimes qualifiés s'est élevé, de 1805 à 1850, de 2,783 à 21,001. La peine de mort, qui n'avait été prononcée en 1805 que 350 fois, l'avait été 1601 en 1831, malgré des adoucissements notables qui avaient réduit les cas où elle devait être appliquée. Enfin le nombre

mêmes... Encore ont-elles été assez fécondes pour faire apprécier de tout esprit non prévenu les biens qu'elles eussent produits si elles eussent été entourées de circonstances favorables.

Une société particulière serait, à notre sens, plus que toute autre capable de réaliser les espérances que la question qui nous occupe peut faire concevoir. — L'exemple nous le prouve. — En effet, comme nous le verrons, toutes les sociétés analogues qui nous entourent réussissent parfaitement. — Peut-être parce que l'unité d'intérêt entraîne l'unité de direction et proscribit ces tiraillements en sens divers si funestes aux entreprises les mieux conçues. — Son but, nous le répétons, serait uniquement la naturalisation des animaux utiles en France. Loin de tendre à supprimer les entreprises des particuliers, elle se proposerait de les aider, de recueillir les résultats de leurs expériences, de les populariser et de leur donner les encouragements nécessaires. — Nous ne nous étendrons pas ici sur les moyens de différente nature qu'elle devrait employer pour parvenir à ses fins. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de traiter une matière que de savants travaux et de curieuses expériences ont déjà préparée. — A Marseille, dit-on, on parle de fonder prochainement un haras de naturalisation. Espérons que Paris se hâtera de suivre un exemple qu'il aurait pu donner. — Placées l'une au midi, l'autre au nord de la France, deux sociétés de ce genre donneraient certainement la mesure des résultats que l'on peut attendre de la naturalisation et de la domestication des animaux utiles dans nos climats.

R. D'ÉPRÉMESNIL.

(La suite au prochain numéro.)

Le Royaume de Dahomey.

Relation du voyage de M. le lieutenant de vaisseau Auguste Bouët, envoyé en mission près du roi de Dahomey, en mai 1851.

(Suite et fin. — Voir les nos 490 et 491.)

Une autre fois, Guezo voulut me donner le spectacle d'une petite guerre, et de la manière dont il enlevait une ville d'assaut : à cet effet, il fit habiller toutes ses troupes, et s'habilla lui-même en tenue de guerre, comme lorsqu'il entre en campagne. Cette tenue est fort simple et très-commode : une tunique bleu foncé ou couleur de bois, un serretté couleur foncée, un pantalon court, la cartouchière, le sabre et le fusil ; les divers grades sont marqués par une étoile plus ou moins grande sur la poitrine. Le roi n'était distingué des autres, ainsi que son fils, que par plusieurs raies noires transversales sur le front et les joues ; la compagnie sacrée des amazones ne le quittait pas, et une immense suite portait ses tentes, son eau (1), ses bagages, etc. Le roi fit masser ses troupes à l'extrémité de la grande place du marché ; il s'assit sur sa chaise de guerre (2), sous une grande tente qu'il avait fait construire exprès pour la cérémonie, et qui attestait beaucoup d'adresse et de savoir-faire chez ses charpentiers, me fit placer à ses côtés, et le défilé commença. Tous les corps de l'armée, les amazones en tête, passèrent successivement devant nous, en agitant leurs drapeaux et leurs armes, tirant des coups de fusil, agitant leurs sonnettes (3) et poussant des acclamations frénétiques. On peut juger du grand nombre de guerriers qui se trouvaient déjà rassemblés à Abomé (et ce n'était pas la moitié de l'armée qu'il met chaque année en campagne), puisque le défilé dura depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Des messages partaient continuellement de la tente du roi, et portaient ses ordres sur tous les points. Je remarquai plusieurs compagnies d'amazones et de guerriers tous couverts de longues herbes fraîchement coupées. Ce sont les compagnies d'éclaireurs. Lorsque ces compagnies se disséminent et se cachent dans les champs, il est impossible de les apercevoir. D'autres étaient armées de casse-têtes et de sabres seulement : ce sont celles de l'arrière-garde, chargées d'achever les blessés ennemis et de leur couper la tête.

Je ne vis que fort peu de compagnies d'amazones armées d'arcs et de flèches ; le fusil a remplacé ces anciennes armes. Le roi désirait me voir essayer devant lui, dans cette même journée, à poudre et à obus, les deux obusiers de montagne que je lui avais offerts de la part de M. le Président de la République, et sur lesquels avait été gravée une inscription qui constatait ce don. A cet effet, et comme il n'avait qu'un mot à prononcer, deux grands villages, entourés de palissades, s'étaient élevés comme par enchantement en dehors de la ville, l'un destiné aux essais de nos obus, l'autre celui que les troupes devaient emporter d'assaut. On avait renfermé dans ce dernier une quantité de femmes et d'esclaves, qui devaient figurer les ennemis, et qui, en attendant, jetaient, derrière leurs palissades, de grands cris de défi et de menace. Lorsque le défilé fut terminé, Guezo fit former ses troupes en corps de bataille, et je fus réellement frappé de la promptitude merveilleuse avec laquelle ses ordres étaient exécutés, sans qu'il se dérangeât, et surtout de l'espèce de tactique qui présidait à leurs mouvements. Ainsi, il y avait dans cette immense plaine où l'armée s'était rendue, et où elle pouvait se dé-

ployer : d'abord les tirailleurs, le gros de l'armée avec deux ailes formant une espèce de croissant ; à droite et à gauche, de nombreux éclaireurs flanquaient les ailes, et enfin venait un corps considérable de réserve et d'arrière-garde. Le roi s'était placé au centre, entouré par ses cinq ou six mille amazones formant sa garde, et qu'il lançait en avant ou sur les ailes, suivant les circonstances. Avant de commencer le mouvement, il me fit inviter à ouvrir le feu de mes pièces contre ses troupes, au moment où elles s'avanceraient (c'était à poudre, bien entendu). Ne sachant trop ce qu'il voulait faire, j'acquiesçai à son désir, et je fis commencer un feu qui fut parfaitement bien servi par les jeunes gens du Salam que mon maître-canonnier avait exercés à Whyda. Guezo fit alors avancer son armée contre moi, et je fus bientôt enveloppé par ses troupes, qui dirigeaient sur nous une fusillade des mieux nourries. Cette avalanche finit par arriver jusque sur nous, les amazones en tête, et il me fut impossible au bout de quelques instants de manœuvrer mes pièces. J'étais d'assez mauvaise humeur du rôle que m'avait fait jouer le roi, et comme il s'était approché en même temps que l'armée, j'allai le trouver, et lui fis dire par mon interprète : « Si tu crois, lui dis-je, avoir prouvé quelque chose en faisant envahir mes canons par ton armée, tu te trompes fort ; s'il y avait eu dans mes pièces quelques-uns de ces petits boulets que tu vois là (et je lui montrai les obus et les paquets de mitraille), j'aurais démoli tes amazones lorsqu'elles se seraient trouvées encore à dix portées de fusil, et il n'y en a pas beaucoup qui eussent eu le temps de venir jusqu'ici. »

Cette mauvaise humeur mit S. M. fort en gaieté. Elle me dit que j'avais parfaitement raison, mais qu'après la fin de l'assaut je pourrais lui montrer quelle était la portée et l'effet des obus sur le village qu'il avait fait construire exprès ; qu'en attendant, il était émerveillé de la promptitude du tir de ces pièces, puisqu'on pouvait en tirer deux et même trois coups contre un seul coup de fusil (1). L'armée avait passé sur nous comme une trombe, et Guezo me dit alors de m'avancer avec lui, parce qu'il allait faire commencer l'attaque des palissades du village, derrière lesquelles on entendait les cris et les hurlements des assiégés. C'était aux amazones seules qu'était réservé l'honneur d'emporter d'assaut le village. Guezo s'était placé à une certaine distance des deux premières palissades qui avaient été faites de manière à pouvoir être franchies facilement, et il dirigeait de là les mouvements. A un premier signal qu'il donna, la compagnie d'amazones, couvertes de longues herbes, se coucha dans la plaine et s'avança en rampant vers la première palissade, tirant à plat ventre et répondant au feu assez bien nourri des assiégés. A un second signal du roi, elle se leva tout à coup, et se précipita en courant et en hurlant vers la première palissade qu'elle franchit et dont elle délogea l'ennemi. Mais cet épisode de la fête n'eut pas lieu sans quelques incidents burlesques. Toutes les amazones n'étaient pas légères comme des *Atalante* ; quelques-unes d'entre elles, jeunes femmes de vingt-six à vingt-huit ans, avaient perdu leur taille de sylphide, mais acquies, par compensation, une corpulence assez volumineuse. Aussi, lorsqu'elles voulurent s'élaner pour franchir la palissade d'un seul bond, la vigueur de leur élan ne fit pas contre-poids au reste du corps, et elles tombèrent de l'un ou de l'autre côté dans des postures peu guerrières.

Il me fut impossible, je l'avoue, de retenir un rire fou à la vue de toutes ces chutes plus ou moins accidentées. Guezo ne riait que du bout des lèvres, et seulement par courtoisie, parce qu'il me voyait rire. Ses courtisans et favoris qui l'entouraient gardaient un silence farouche, bien que, j'en suis persuadé, ils eussent intérieurement grande envie de faire comme moi ; mais il y allait peut-être de leur tête s'ils s'étaient permis quelque signe irrévérencieux de gaieté à l'égard des amazones de S. M. Après plusieurs attaques du même genre fournies par ces dames sur différents points du village, attaques qui étaient exécutées, soit simultanément, soit successivement, d'après les signaux faits du quartier du roi, les amazones pénétrèrent dans le village et y mirent le feu. Elles revinrent alors, poussant devant elles, garrottés ou chargés de butin, les pauvres diables qui avaient servi à faire l'ennemi, et portant au bout de leurs fusils des têtes d'hommes en bois grossièrement peintes et façonnées. Je félicitai sincèrement Guezo, car tout cela s'était véritablement exécuté avec ensemble et vigueur, et ses ordres étaient toujours portés avec une étonnante célérité par des messagers partant continuellement de sa tente. Il parut très-flatté de mes éloges ; mais comme j'avais encore sur le cœur l'attaque peu chevaleresque de mes canons, je lui demandai que ce fût à mon tour de lui faire voir ce que c'était que l'artillerie européenne. Nous nous rendîmes donc au second village pour le visiter d'abord. Il était fort grand, puisqu'il y avait plus de cinq cents cases avec de hautes palissades ; mais les cases comme les palissades n'étaient que des piquets et de la paille, et même, en me plaçant aux portes de la ville, les projectiles de mes pièces devaient traverser d'aussi faibles obstacles et aller tomber bien au delà. J'en fis l'observation à Guezo, en lui disant que je lui avais demandé non un village, mais deux ou trois cases seulement, ayant des murailles comme celles de la ville.

Cette fois-ci S. M. se tint les côtes, et comme son entourage faisait de même, je me trouvais pendant quelques moments au milieu d'une véritable atmosphère de jubilation, où ma figure seule restait sérieuse.

Lorsque S. M. se fut bien désole de la rate et que ses hoquets furent terminés, il me fit dire que des portes de la ville

(1) Cela se conçoit : les guerriers du Dahomey ne font pas de cartouches ; ils sont obligés de prendre leur poudre dans de petits cylindres en bois creusé qui sont assez mal commodément installés dans leur cartouchière ; ils la versent ensuite dans le canon, mettent une balle en fer par-dessus (balle qui n'est presque jamais de calibre), et bourrent avec des herbes desséchées. Cette opération est presque aussi longue lorsqu'ils ne chargent qu'à poudre.

où nous nous trouvions, le village était à perte de vue dans la plaine, et qu'à peine si on pouvait apercevoir le haut des palissades ; comment lui dire qu'avec un petit canon long tout au plus comme le fusil d'une de ses amazones, j'enverrais une aussi grosse masse de fer qu'un boulet à une distance deux ou trois fois plus éloignée ? C'était se moquer de lui : autant valait lui raconter que le boulet irait porter de mes nouvelles en France. A cette dernière saillie, les rires recommencèrent de plus belle. J'aurais perdu mon temps à expliquer à ce brave roi ce que c'était qu'une *pièce chambrée*. Ainsi donc je me mis en mesure de lui donner des preuves.

Mes deux chefs de pièce étaient mon noir Fara, qui était un excellent pointeur, et le maître-canonnier Tielmant, qui avait remporté plus d'un prix de tir lorsqu'il était embarqué sur la frégate-école des canonniers. Je fis charger à obus et pointer un peu en dedans des palissades. Lorsque les obus partirent en sifflant, le roi, comme les personnes de son entourage, devinrent attentifs. Malheureusement les obus n'éclatèrent pas cette première fois, et on ne put distinguer, du point où nous étions, aucune marque du passage des projectiles. Guezo soutint alors qu'ils étaient restés à moitié route du village ; moi, j'étais bien sûr du contraire, et je lui demandai la permission de tirer deux autres coups. N'ayant pas tiré cette fois *a ricochet* (ce qui, comme je m'en convainquis plus tard lorsqu'on eut retrouvé les obus, avait brisé le *sabot de la fusée* et empêché la communication du feu avec la matière explosive contenue dans le projectile), les deux obus éclatèrent presque en même temps, mais à une distance considérable et bien au delà du village. Presqu'aussitôt nous vîmes une épaisse fumée, puis un incendie s'élever au milieu de la plaine.

Voici ce qui était arrivé :

Comme la surface de cette vaste plaine était plate et même un peu en pente du côté sur lequel je faisais tirer, un des obus avait été se loger dans un groupe fort éloigné de deux ou trois cases dont les murailles étaient en terre, y avait éclaté en faisant un dégât épouvantable, et y avait mis le feu.

Heureusement que j'avais fait donner l'ordre par le roi à tous les habitants de cette partie de la campagne de se retirer et de rentrer en ville.

Cette fois mon ami Guezo ne riait plus. Il voulut voir de ses propres yeux ce qui s'était passé, et nous nous mimes en marche pour aller au village.

Les deux premiers obus, comme les deux derniers, avaient passé à travers les maisons de ce village, et y avaient mis tout sens dessus dessous : des cases étaient renversées, des piquets très-gros, qui s'étaient trouvés sur le passage des projectiles, avaient été brisés comme des baguettes, et une partie des palissades s'était écroulée. Mais si mon ami Guezo contempla avec stupéfaction ces effets (prodigieux pour lui) d'une petite pièce d'artillerie, ce fut bien pis lorsqu'on vit les dégâts qui avaient eu lieu dans la maison de ce pauvre diable de paysan où l'obus était tombé. Le roi, les ministres, les gardes d'amazones et de guerriers, les chefs de guerre, allaient, venaient, couraient, examinaient, comme les habitants d'une fourmière en construction. C'étaient des exclamations, des ah ! ah ! des oh ! oh ! une rumeur sourde et confuse de surprise et d'admiration.

Sur les ordres du roi, on commença la recherche des obus qui n'avaient pas éclaté ; des centaines d'hommes se mirent aussitôt à suivre la trace et les indices des ricochets avec une rare sagacité, et ils les trouvèrent enfin à une distance considérable. Mais il faut être dans un pays comme le Dahomey, où, sur un mot du roi, mille hommes se précipitent, pour se douter de ce qu'on fit après cela.

Une troupe de guerriers partit en courant pour Abomé ; elle revint peu de temps après chargée de cordes, et ils eurent la patience de mesurer ainsi la distance qu'avait parcourue les obus, depuis les portes de la ville jusqu'à l'endroit où on les avait retrouvés. Ce fut alors que sa très-honorable majesté put se convaincre de la vérité de mes paroles, car les obus étaient allés jusqu'à leur plus grande portée.

Lorsque nous revînmes aux portes de la ville, il s'arrêta devant les deux obusiers, et les contempla quelque temps comme cherchant à s'expliquer par quel mystère d'aussi petits cylindres de cuivre (1) pouvaient produire des effets aussi désastreux.

Il me dit ensuite qu'il avait appris que des gens de *Bequouta*, ses ennemis, avaient reçu dernièrement, des missionnaires anglais, dix pièces de canon de la même espèce, et qu'il savait qu'on exerçait tous les jours les gens de *Bequouta* à s'en servir ; qu'il s'en était peu inquiété jusqu'à ce moment, parce qu'il ne savait pas le ravage que pouvaient produire de pareils canons, mais qu'il venait de le voir, et de se convaincre que je lui avais dit vrai en lui assurant le matin qu'avec deux pièces seulement comme celles-là j'aurais fait un massacre épouvantable de ses guerriers bien avant qu'ils pussent se servir de leur fusils ; conséquemment il me pria de bien prendre note qu'il demandait à son ami le roi de France de lui envoyer le plus tôt possible dix autres obusiers pareils, afin de faire la douzaine, et des officiers ou chefs de guerre français pour instruire ses guerriers, comme les Anglais instruisaient ses ennemis.

De plus, il ajouta que deux armes de guerre aussi précieuses ne pouvaient être confiées qu'à des mains sûres, et que, conséquemment, il allait nommer parmi ses amazones une compagnie de *canonniers* qui seraient exclusivement chargés de leur service, et auxquelles mon maître canonnier ou les jeunes gens de Whyda que j'avais fait instruire pourraient donner quelques leçons. Guezo le fit comme il l'avait dit, et si quelques-uns de nos officiers se rendent à l'appel du roi de Dahomey, ce seront des artilleurs de la plus

(1) C'étaient deux obusiers de 12 centimètres.



Éclaireurs de la garde particulière du roi.

belle moitié du genre humain qu'ils auront à diriger. Quant à moi, je promis au roi de transmettre en France sa nouvelle demande, avec bien d'autres plus extraordinaires encore, dont il m'avait fait prendre note (1).

Quelque temps avant de quitter Abomé, où mon séjour

(1) Celle-ci, par exemple, de dire à son ami le *roi de France* qu'il serait bien aise de lui voir prendre, comme lui, une garde d'amazones, afin qu'on ne pût pas dire que c'était dans le Dahomey seul qu'on voyait des femmes aller à la guerre; que, conséquemment, il mettait à sa disposition *vingt-cinq cents* des plus braves de ses amazones, qu'il pourrait faire réclamer quand il le voudrait, afin de former en France le noyau de sa garde.



Musique du corps des amazones.

datait déjà de plus de deux mois, j'entendis parler par un de mes hommes d'un endroit nommé *Oouenou*, situé à quelques lieues plus loin qu'Abomé, d'où l'on découvrait une immense étendue de pays. Je fis prévenir le ministre Méhou que je désirais m'y rendre, et, après quelques difficultés que ce défiant vieux singe me suscita, je me mis en route. Il est rare, en effet, de jouir d'un point de vue aussi étendu que celui qui se présente à moi en arrivant à la hauteur d'*Oouenou* (1); le pays avait totalement changé d'aspect, et de fertile était devenu aride, entrecoupé de vallons et de collines ferrugineuses. A mes pieds s'étendait une vaste plaine boisée, au milieu de laquelle surgissaient quelques habitations appartenant au roi ou à ses ministres; dans l'une des premières était mort, il y avait deux ans, disait-on, le frère aîné du roi actuel, qu'il avait, comme je l'ai déjà dit, remplacé en 1817 : à vingt-cinq et trente lieues au moins, une belle chaîne de montagnes courait vers le nord-ouest, et se perdait à l'horizon. Que de réflexions vinrent m'assaillir en contemplant les vues lointaines de cette mystérieuse Afrique dont j'avais déjà moi-même exploré quelques parties inconnues!... Combien j'aurais voulu pouvoir gravir ces hautes montagnes et savoir ce qui se trouvait au delà!... Malheureusement les bornes assignées à ma mission ne me permettaient pas une excursion aussi longue; sinon j'aurais facilement obtenu du roi Guezo Adjoutk, dont tous ces pays dépendent, les moyens de les visiter utilement. La nuit s'approchait, et le soleil descendait lentement pour disparaître au milieu de ces déserts inconnus; les hurlements du chakal et de l'hyène commençaient à se faire entendre, car chaque nuit ces bêtes féroces et immondes savent qu'elles trouveront leur pâture de cadavres dans les fossés de la ville. Le chef de mon escorte, qui, ainsi que je l'ai dit, répondait au roi de la sûreté de ma personne, vint me dire avec inquiétude qu'il était temps de regagner Abomé; ce ne fut vraiment pas sans regrets que je quittai ce point de vue qui venait d'ouvrir un champ si vaste à mes réflexions.

Mon audience de départ eut lieu avec une solennité encore plus grande que celle d'arrivée; je fus reçu par le roi dans la cour d'un de ses palais, que je ne connaissais pas, et où se voyaient plusieurs tombeaux de sa famille; l'affluence d'amazones et de guerriers était immense, et il avait fallu fermer de bonne heure les grandes portes d'entrée. Je ne reviendrai pas sur les détails de cette cérémonie, qui ressembla, à peu de chose près, aux précédentes, tant par la magnificence des costumes que par les largesses faites par Sa Majesté. Il y eut cette seule différence pour moi, d'abord que le grand cabécère, ou chef des amazones, me tint près de deux heures sous un soleil de feu, pour entendre un de ses discours, où elle me répéta je ne sais combien de fois qu'en me voyant elle croyait voir le *roi de France* (ce qui était on ne peut plus flatteur), et qu'elle me chargeait, au nom de toute la nation dahomeyenne, de bien lui témoigner leur reconnaissance à tous (et toutes) pour les témoignages d'amitié et les riches cadeaux qu'il avait adressés à leur bien-aimé roi Guezo; que les deux nations française et dahomeyenne étaient depuis des siècles comme les deux doigts de la main, et que j'étais le premier gage qu'elles allaient revenir à des relations si longtemps interrompues.

En outre, Guezo voulut absolument que j'acceptasse, pour moi et les hommes de ma suite, une des grandes piles de *cauris*, et de dames-jeannes de tafia qui étaient disposées sur le devant de la place. Mais ici un épisode burlesque eut lieu : j'avais été déjà témoin que chaque fois qu'un ministre ou chef quelconque recevait son cadeau, il fallait qu'il dansât devant le roi avant de le faire emporter, au son d'une de ces abominables musiques de tamtam, de cloches et de sifflets dont j'ai parlé. Lorsque mes hommes se disposèrent à emporter le mien, Méhou vint me dire que le roi serait enchanté que j'exécutasse à mon tour une danse de mon pays devant lui : j'envoyai ce vieux singe au diable ! Si j'avais eu encore sous la main quelque lion du Château-Rouge ou du Prado, j'aurais pu lui donner une idée quelconque des subtilités de la polka; mais je dus me borner, pour le moment, à faire danser à ma place mon premier interprète. Les adieux de Guezo furent pleins de cordialité, et je puis même dire de regrets véritables; il me fit lui promettre pour la vingtième fois de revenir; qu'il fallait absolument le demander de sa part à son ami le *roi de France*. Je lui promis tout ce qu'il voulut, et fis toutes mes dispositions de départ. Le lendemain, une quarantaine de ses serviteurs, conduits par le yavogan et Méhou, arrivaient chez moi, m'apportant les présents du roi. C'étaient des pagnes, des paniers de *cauris*, de superbes étoffes ou autres objets fabriqués dans le pays, et quelques jeunes esclaves, que j'acceptai volontiers, vu que c'était les soustraire à une mort certaine.

De plus, il me fit remettre trois bâtons de commandement montés en argent, que j'ai conservés précieusement; car on m'a assuré qu'il n'y avait pas d'exemple qu'il eût jamais fait à qui que ce fût une pareille faveur. L'un était en tout pareil au bâton porté par le grand chef du corps d'armée des amazones; l'autre, à celui de son fils aîné, héritier présomptif de la couronne (2); le troisième, enfin, à celui du grand chef du corps d'armée des hommes.

Je quittai Abomé au milieu des salves d'artillerie et d'une foule de peuple; je fis mes adieux au gros yavogan et

(1) Je ne puis que renvoyer le lecteur au plan, aux vues et à l'itinéraire détaillé que j'ai adressé au gouvernement.

(2) Il se nomme *Babouin*, et ressemble physiquement à son père, mais paraît bien loin de posséder sa finesse, son intelligence, et surtout ses vertus guerrières, qui, dans le Dahomey, sont les premières de toutes. Du reste, bien que Guezo lui confiât, dans ses expéditions, le commandement d'un corps d'armée, il ne l'initiait nullement aux affaires publiques, et il n'était jamais appelé à aucun conseil; nous étions très-bons amis tous les deux.



Grand cabécère en tenue de parade.

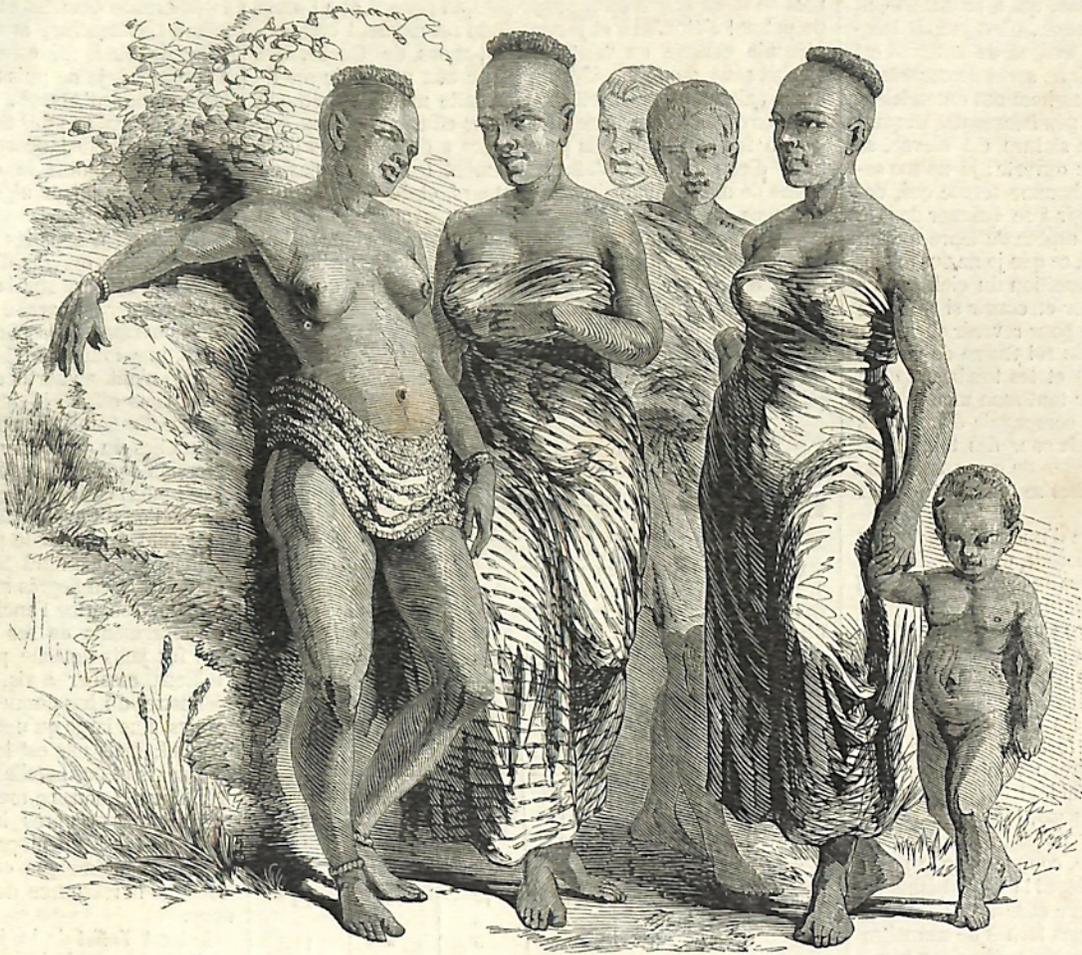
à cette vieille fouine de Méhou, et je me mis en route pour Cana.

Avant de quitter tout à fait *Abomé*, je ne veux pas oublier de parler de trois choses qui vraiment y sont remarquables : d'abord ses marchés, qui sont encore mieux approvisionnés que ceux de Whyda, et où la police est encore mieux faite, s'il est possible; secondement ses vautours, gros oiseaux rapaces, qui s'y trouvent en nombre immense, y deviennent presque des animaux domestiques, partagent en frères avec les chakals et les hyènes les affreux restes des sacrifices d'hommes qu'on fait journellement, et sont,



Cabécères en chef des amazones.

du reste, fort utiles pour purger le pays des rats, serpents, etc... seulement, il arrive souvent qu'ils n'ont pas plus de respect pour les serpents fétiches que pour les autres; troisièmement, enfin, les grandes chauves-souris, qui durant le jour pendent par grappes à tous les arbres de la ville, et qui, à l'approche de la nuit, obscurcissent véritablement le ciel. Ces chauves-souris sont énormes, et j'en ai vu de la grosseur de nos corbeaux; leur tête, qui est exactement celle d'un lévrier, est d'une finesse de formes charmante. J'ai déjà dit que nous avions dans la cour de notre maison deux magnifiques orangers, aussi hauts que nos grands ormeaux d'Europe, et qui étaient chargés de fruits; mais ces nuées de chauves-souris leur donnaient rarement le temps de mûrir. Il ne faut pas non plus que j'oublie de parler du *mingant*, ou ministre de la justice; dans un pays comme le Dahomey, où, sur un mot du roi, un homme disparaît sans qu'on sache ce qu'il est devenu, la justice est sommaire, immédiate, et inspire par cela même une grande terreur. Je devais faire la plus grande attention à mes paroles lorsque le roi, dans mes audiences particulières et tout intimes, m'interrogeait avec un semblant de bonhomie sur mes excursions dans ses États, sur

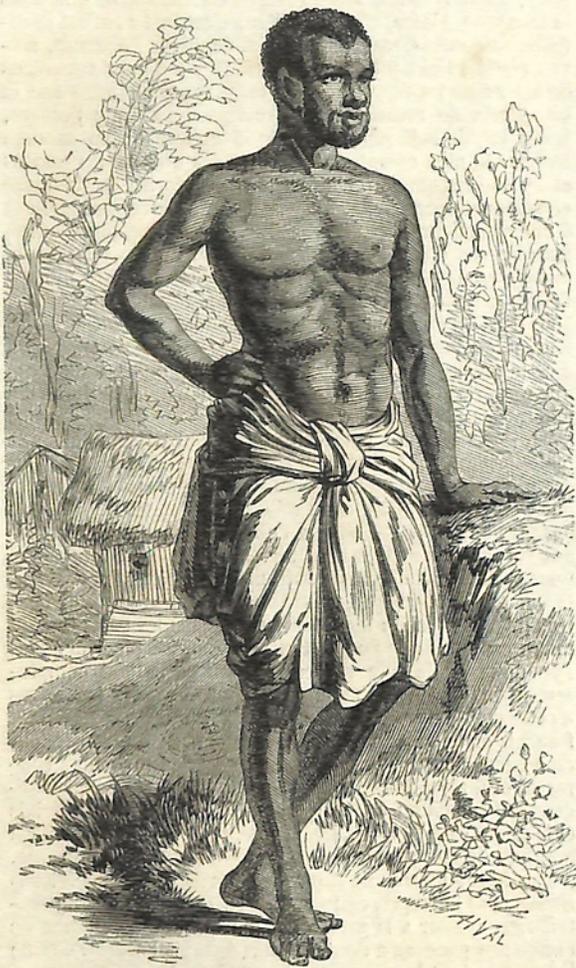


Jeunes filles et femmes du Dahomey.

nuit-là il est défendu, sous peine de mort, à tout habitant de sortir de chez lui. Bientôt on entend des cris et des gémissements au milieu du silence de la nuit; ce sont les malheureux prisonniers que l'on promène aux flambeaux autour du palais, en leur faisant souffrir toutes sortes de tortures avant de les mettre à mort. J'ai voulu quelquefois, en entendant ces cris lointains et funèbres, sortir de chez moi pour tâcher d'être témoin caché de quelques uns de ces horribles mystères, mais j'ai dû y renoncer. En effet, ce n'est pas moi qui aurais payé de ma vie cette criminelle infraction aux lois du royaume, mais bien les chefs placés près de ma personne pour m'accompagner, me protéger et m'avertir des usages du pays. Quelque temps avant que le jour ne paraisse, les cris cessent: c'est un signe que tout est consommé; et le lendemain de nouvelles têtes sont plantées sur les places ou sur les murs. Alors cette atmosphère de terreur qui semblait couvrir Abomé se lève; chacun respire, et les habitants commencent à sortir, non sans inquiétude encore, et vont considérer en silence, sur le chemin contournant les murs du palais, les longues traces du sang tout frais encore qui marque chaque station faite par les victimes et les bourreaux. On

surtout dans celles de nuit, des choses qu'on dit épouvantables. Lorsque de pareilles boucheries doivent avoir lieu la nuit, des *feticheros*, précédés de *tamtams* et de cloches, commencent, un peu avant le coucher du soleil, à faire le tour du palais, dont l'enceinte est plus vaste encore que celle des palais de Cana (1). A ce bruit bien connu, les habitants s'enfuient avec effroi dans leurs maisons, car cette

(1) Par orgueilleuse ostentation, ou pour donner à son peuple une idée de sa puissance et de ses richesses, Guezo a fait bâtir dans cette enceinte une grande maison à deux étages, de plus de vingt-cinq mètres de hauteur, dont les murailles sont couvertes, depuis le haut jusqu'en bas, de milliers de filières de *cauris*.



Naturel du Dahomey.

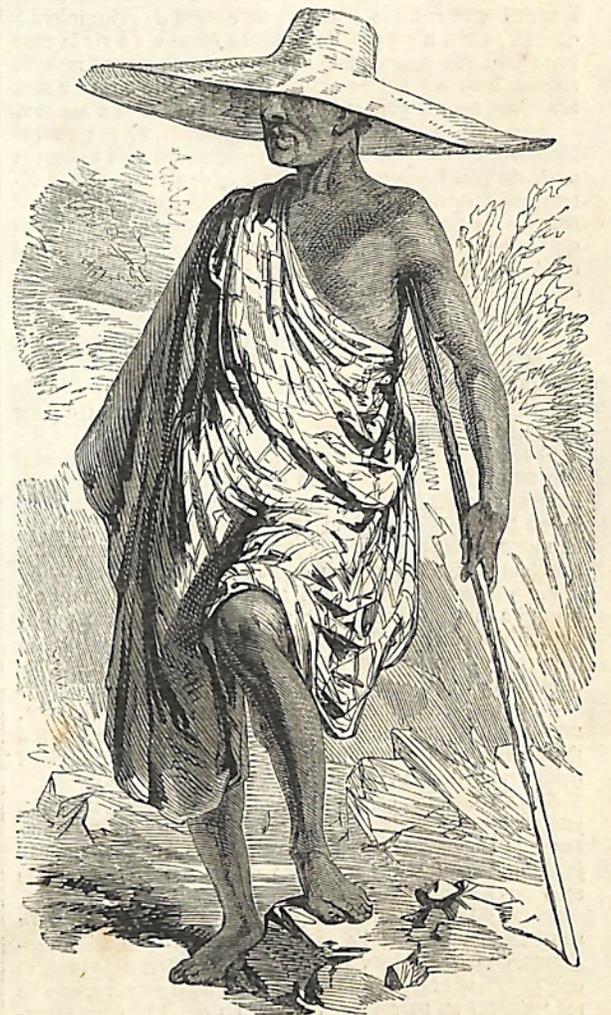
ce que j'y avais observé, etc... La moindre plainte que j'aurais portée sans y songer contre l'un de ses sujets ou de ceux qu'il m'avait donnés pour m'accompagner, aurait été sans nul doute l'arrêt de mort du malheureux.

Mingant (1) est le premier dignitaire du royaume, et marche avant Méhou: il exécute souvent lui-même les prisonniers condamnés, et l'on assure même qu'il y prend un féroce plaisir. Il se passe, du reste, dans ces exécutions,

(1) J'ai omis de dire que ce n'était pas un nom, mais un titre; ainsi que de *méhou*, de *yavogan*, de *beaupé*, ou chef du Salam français, nommé par le roi. Ces noms passent, après leur mort, à leurs successeurs, ainsi que les riches insignes de leur grade.



Le fils du roi Guezo.



Naturel en temps de pluie.

m'a assuré que dans ces exécutions, la haine contre les prisonniers ennemis était telle, que des guerriers ou amazones sollicitaient la faveur de les abattre, et qu'on en avait vu boire avec une espèce d'ivresse furieuse de leur sang, après les avoir frappés. Ceci n'arrive que pour les prisonniers de guerre des deux nations qui sont leurs plus vieux adversaires, les *Pagots* et les *Maquis*. J'ai été rendre visite au *mingant* chez lui, et je ne pouvais vraiment m'empêcher de rire en voyant la frayeur de mes hamaquaires et de toutes les personnes qui m'accompagnaient lorsque nous sommes entrés dans cette maison redoutable. Du reste, cela s'explique, puisque, ainsi que je

J'ai dit, Méhou lui-même n'y entre jamais que lorsqu'il le faut absolument; car le vieux diable, qui a probablement plus d'une peccadille sur la conscience, n'est jamais très-sûr d'en sortir la peau intacte. La maison de Mingant est une vaste enceinte, remplie en quelque sorte de cachots et de souterrains mystérieux, d'où mes hommes entendaient avec effroi sortir des plaintes et des gémissements. Mingant est à peu près de l'âge du roi; sa stature est élevée, sa constitution robuste, sa figure assez ouverte; je ne me serais jamais douté que ce fût là cet homme féroce qui, depuis trente ans, prend tant de plaisir à se baigner dans le sang humain. Il était atteint d'une espèce de lèpre qui lui avait presque dénudé la main droite, ce que je ne pus m'em pêcher de considérer comme une punition du ciel. Jamais je n'ai vu mes hamaquaires m'enlever et courir si vite que lorsque nous avons quitté sa maison pour revenir chez moi.

J'avais obtenu, non sans peine, du roi Guezo de visiter, en repassant à Cana, son palais (1) et les tombeaux qu'il renferme. Je pus donc pénétrer avec tout mon monde dans l'enceinte sacrée. Une nombreuse compagnie d'amazones en grande tenue s'était placée dans la cour des tombeaux, qui n'étaient autre chose qu'une rangée de cases assez basses, à l'entrée de chacune desquelles se tenait une vieille amazone en réforme.

La toiture de la case était couverte d'une riche et épaisse étoffe de soie; un pavillon rouge y flottait, et sur le faite on voyait de grandes figures allégoriques en argent massif, qui n'avaient pas moins d'un mètre de hauteur.

De chaque côté des portes d'entrée s'avançaient deux espèces de *tumulus* rougeâtres, pavés des crânes, des tibias et des mâchoires des malheureux qu'on vient y égorger chaque année.

Dans l'intérieur des cases sont les tombeaux, presque tous faits en Europe, et que l'on dit fort beaux; mais il me fut impossible d'obtenir d'y pénétrer: il n'y eut qu'une seule et formidable exclamation parmi les troupiers du sexe, les vieilles invalides et mes propres gens, lorsque je me levai en manifestant cette intention: tous les bras se levèrent au ciel par un mouvement simultané, comme pour le prendre à témoin d'une idée aussi sacrilège!!! — « Diable de pays, me disais-je, où tout est mystère et terreur! »

Mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de connaître la dynastie dahomeyenne, composée de *huit rois*, y compris Guezo, et les divers emblèmes que ce dernier a fait placer sur leurs tombeaux; la nomenclature est curieuse.

Le premier de tous est *Dacodonou*; c'était un maigre roitelet d'une petite ville nommée *Ooné*, non loin de Cana; il paraît que celui-là n'avait pas encore de prisonniers à égorger, car il n'y a pas de *tumulus* élevé vis à vis la case contenant ses débris. Son emblème est en argent massif, comme tous les autres emblèmes; c'est un arbre à sept branches, auquel pendent des ruches et des nids d'oiseaux.

Aro, son fils, fut le premier conquérant, et le véritable fondateur de la dynastie dahomeyenne. On voit devant la porte de son tombeau des chapeaux, des armes et des vêtements appartenant aux rois de l'intérieur dont il avait conquis les États. Ces objets sont de formes et de matières si étranges, qu'ils doivent provenir évidemment du temps des Babyloniens. L'emblème de ce roi guerrier est un oiseau de proie en tenant un plus petit dans ses serres.

L'emblème d'*Acaba*, son fils, est assez singulier, et on n'a jamais pu me l'expliquer: c'est une macaque grimant sur un arbre, et près d'elle des couteaux ouverts.

Cayiodossou, fils d'*Acaba*, fut le conquérant de Whyda et de toute la partie du Dahomey bordant la mer; il a pour emblème un grand navire.

Tébessou, son fils, a pour emblème un homme grimant sur un arbre avec des têtes de bœuf pendues à chaque branche; c'était sans doute un roi labourer.

Son fils *Peagla*, qui lui succéda, fut, à ce qu'il paraît, de mœurs moins pacifiques, car l'emblème qui surmonte son tombeau est un gros oiseau de proie.

Enfin *Agonglo*, père du roi actuel, est probablement celui qui a inventé la mode de pendre sur les places publiques, à des potences, les prisonniers égorés, puisque son emblème est un homme pendu par les pieds, au-dessus duquel plane un énorme vautour.

Outre ces tombeaux, on en voit un à quelque distance, un peu plus grand que les autres; c'est là que Guezo a fait rassembler sans cérémonie, en un seul tas, tous les vieux os des reines-mères.

Après avoir bien examiné, bien pris mes renseignements, jeté quelques croquis sur le papier, et fait les cadeaux d'usage à la compagnie d'amazones et aux vieilles gardiennes, je me disposai à me remettre en route, mais j'avais compté sans mes hôtes.

On me dit que je ne pouvais partir sans avoir bu à la santé de chaque roi; j'acceptai volontiers cette santé posthume, en faisant observer toutefois qu'il était déjà tard, et que je désirais être rendu à Grimé de bonne heure, afin de me préparer au passage des *lames*, ou *marais*, pour le lendemain.

On apporta alors une grande table, que l'on plaça devant moi, et la gardienne du plus ancien roi y fit placer trois flacons de vin, trois flacons de liqueurs, et trois calebasses remplies de gâteaux de miel, de gâteaux de maïs et de fèves du pays. Je fus prévenu que je ne pouvais me dispenser de boire de chacun des flacons, et de manger du contenu de chacune des calebasses, et qu'il faudrait en faire autant pour chaque roi. Je me levai pour m'enfuir; mais on m'arrêta, en me disant que ce serait faire une mortelle injure à Guezo en la personne de ses défunts.

Comme j'aurais été très-fâché de faire quelque peine à ce brave Guezo, je me résignai; il me fallut donc goûter de quarante-deux espèces de vins ou de liqueurs, la plupart détestables et provenant de pacotille, manger sept gâteaux

(1) Ce palais est le plus récent; il a été construit par Guezo. Les autres tombent en ruines.

de maïs, autant de gâteaux de miel, et avaler sept cuillerées de fèves affreusement apprêtées au piment et à l'huile de palme! J'étouffais, et je considérai un moment cette cérémonie comme un véritable guet-apens de Guezo, qui voulait sans doute sacrifier un *blanc* aux mânes de ses illustres aïeux, et qui avait imaginé cette nouvelle méthode de m'envoyer dans l'autre monde sans effusion de sang.

J'en fus quitte pour la peur, grâce à de copieuses libations d'eau fraîche. Malheureusement il n'en fut pas de même de mes hamaquaires ou porteurs, et de tous les autres gens de la troupe: comme, après avoir trempé mes lèvres dans le contenu de chaque flacon, on les leur faisait passer, et qu'ils en avaient largement usé, ainsi que des gâteaux, nous n'arrivâmes à Grimé, pour y coucher, qu'après avoir fait le double de la route en zigzags.

Je revins jusqu'à Whyda sans encombre, et, après un court séjour en cette ville, je m'embarquai sur le vapeur de l'État *l'Espadon*, qui devait me conduire au comptoir français du Gabon.

AUGUSTE BOUET.

Etat des principales marines militaires en janvier 1852.

Nous trouvons, dans un excellent écrit de M. le comte Bouët-Willamez, capitaine de vaisseau, un document que nous publions, en recommandant d'ailleurs aux lecteurs spéciaux la brochure entière, dont le titre est celui-ci: *La flotte française en 1852*.

NATIONS.	Vaisseaux à flot.	Vaisseaux en chantier.	Frégates à flot.	Frégates en chantier.	Bâtiments à vapeur.
Angleterre . . .	70	13	63	8	150
France	25	21	38	18	108
Russie (1)	43	»	48	»	24
États-Unis	11	»	15	»	10
Suède	10	»	8	»	2
Hollande	7	»	17	»	26
Danemark	7	»	8	»	»
Espagne	3	»	6	»	14
Sardaigne	1	»	8	»	3

Au 1^{er} janvier 1852, voici quelle était la composition de la flotte armée en France et en Angleterre:

En France, 2 vaisseaux à trois ponts, en Angleterre, 7; — en France, 4 vaisseaux à deux ponts, en Angleterre, 13; — en France, 1 vaisseau mixte à deux ponts, en Angleterre, 3. Total, 7 vaisseaux français, 23 vaisseaux anglais, c'est-à-dire un nombre plus que triple. Les frégates armées de 50 à 60 canons étaient en France au nombre de 4, en Angleterre de 6. Le chiffre des petites frégates ou corvettes de premier rang armées était de 9 en France, de 11 en Angleterre. Nous avions en outre 1 frégate mixte armée, tandis que l'Angleterre en avait 4. Voilà pour la marine à voiles. Venons maintenant à la marine à vapeur. La France compte 8 frégates à vapeur armées (dont moitié se compose des paquebots dits *transatlantiques*); l'Angleterre en compte 10. — En France, 37 corvettes ou avisos à vapeur ont leur armement complet; en Angleterre, 47 sont dans les mêmes conditions, et il faut ajouter que tous ces bâtiments sont admirablement armés aux extrémités, tandis que les nôtres pèchent beaucoup sous ce rapport.

La situation relative des forces en bâtiments à vapeur armés ou prêts à l'être des deux côtés de la Manche, en janvier 1852, est représentée par les chiffres suivants: dans les ports de l'Angleterre se trouvent 13 frégates et corvettes à roues, de 12 à 6 canons, et de 300 à 350 chevaux de force; dans les ports de l'Océan ou de la Manche, sur les côtes de France, il s'en trouve 8. L'Angleterre a en outre dans ses ports de la Manche 4 grandes frégates à roues au-dessus de 12 canons, auxquelles la France ne pourrait opposer que 4 paquebots transatlantiques médiocrement armés.

Enfin, dans les ports anglais se trouvent 4 vaisseaux à hélice en armement ou prêts à armer, 5 frégates à hélice de 30 à 50 canons, plus 6 corvettes à hélice de 8 à 10 canons. En France, nous n'avons que 3 vaisseaux à hélice, lesquels sont dans la Méditerranée, et, dans nos ports de l'Océan, seulement 1 frégate et 2 corvettes à hélice.

Strasbourg extra-officiel.

UN JOUR A BADE.

A Monsieur le Directeur de l'ILLUSTRATION.

Ce n'est pas sans plaisir, Monsieur, que j'ôte ma casaque, au reste fort peu brodée, de chroniqueur quasi-officiel, pour reprendre la simple plume du touriste et vous dire quelques mots d'une de nos grandes villes, qui ne doit pas pourtant disparaître entièrement sous les banderoles, les devises et les festons officiels. Il ne s'agit que de monter au sommet de la cathédrale. C'est de ce point atmosphérique, si notablement élevé au-dessus des passions humaines et des logis qui les abritent, que je veux promener un rapide coup d'œil sur cette grande, forte et antique cité, que Louis XIV, et non Mazarin, fit française en 1681.

Peu de monuments anciens; un seul, pour ainsi dire: la cathédrale elle-même. Une mairie, une préfecture, une douane, des casernes, etc., etc., d'un déplorable rectiligne. Mais, en revanche, un écheveau brouillé de gothiques maisons et de rues tortueuses qui sent son moyen âge, et est comme une étape vers les pittoresques méandres de Francfort et de Leipzig. Les maisons en degrés s'étagent comme dans Bruges la Flamande et dans l'Espagnole Anvers. Les toits noirs, aigus, resplendent de cette ornementation, si simple, des lucarnes, dont Mansard passe chez nous pour le créateur et qu'il n'a fait qu'emprunter. Sur ces toits piétinent et font claquer leur bec les cigognes, génies familiers

(1) Il n'a pas été possible de se procurer d'une manière certaine les renseignements relatifs aux mises en chantier et à la flotte à vapeur de quelques marines étrangères.

du lieu. Le soleil est resplendissant, le ciel est bleu. N'était la différence des sites et aussi des constructions, on se croirait à Constantine, la ville classique de cette race allée, ennemie du loup, essentiellement amie de l'homme. Et, à ce propos, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que les femmes d'Alsace, avec leurs coiffes noires et leurs nœuds de rubans qui flottent sur le sinciput, leurs tailles courtes, leurs justaucorps à ramages, rappellent, mais à s'y méprendre, moins la couleur des yeux et des cheveux pourtant, les juives algériennes. On ne saurait se ressembler de plus loin.

Il y a bien, dans les quartiers modernes de Strasbourg, jusqu'à deux œuvres d'art que l'on pourrait compter: la statue de Kléber, sur la place de ce nom, et celle de Guttemberg, sur le marché aux herbes. Mais, en dehors de ces deux ouvrages, à la portée de tout passant, les cicérons (c'est une industrie très-connue et très-pratiquée à Strasbourg) n'ont, au sortir de la cathédrale, que deux curiosités à vous offrir: le tombeau du maréchal de Saxe, dans l'église de Saint-Thomas, qui contient aussi deux *monies* naturelles du quatorzième siècle, mais *mortes*, selon l'expression dédaigneuse de je ne sais plus quel brave de l'Empire: puis la *Maison de l'OEuvre*, située en face du *Dôme*, et que l'on dit avoir été occupée (c'est l'emplacement que l'on veut dire) par le premier et fameux architecte de la cathédrale, le grand Erwyn de Steinbach. Cette maison, dont le toit en degrés se couronne d'une statue de guerrier romain, renferme l'ancienne horloge de la cathédrale, divers fragments de ses sculptures, un morceau de la flèche qui fut jadis détaché par la foudre, et surtout un merveilleux escalier à vis, chef-d'œuvre de spirale et de maçonnerie, du bas duquel on voit au sommet le ciel rond et pas plus large qu'une lune. Cette maison est jolie assurément, mais elle est loin de valoir les célèbres logis des brasseurs et des bateliers de la grande place de Bruxelles. Telle quelle, on ne manque pas d'en faire le pèlerinage; après quoi, et après la visite au tombeau de Maurice de Saxe, qui est un morceau de Pigale, assez beau, mais d'un faire alambiqué et d'une allégorie outrée, il n'y a plus que la ressource de rentrer à la cathédrale. Restons-y donc.

Tel est l'effet de la justesse parfaite de toutes les proportions de cet admirable édifice, que la flèche, bien que la plus haute connue de toutes les églises de la chrétienté (432 pieds au-dessus du parvis), ne semble pas très-élevée, par la même raison sans doute que le Parthénon et tous les temples grecs paraissent grands au spectateur. Cette flèche, visible sur toute l'étendue de la vaste et fertile vallée du Rhin, aussi célèbre, aussi révérencée en Allemagne que dans la française Alsace, c'est la prière, c'est la foi, c'est le catholicisme même. Jamais la croix, depuis le Labarum, n'avait plané aussi haut dans les airs. Il y a dans l'Ashavérus de M. Edgard Quinet tout un magnifique chapitre sur la cathédrale de Strasbourg. Ne craignez pas que j'essaie, après lui, de balbutier la mystique épopée de ce sublime temple. Je n'en compterais pas plus les voûtes, les rosaces et les statues que je ne tenterai d'en décrire la douteuse et solennelle obscurité, les vitrines d'une conservation et d'une splendeur incomparables, le merveilleux pilier à longues figures d'anges et de saints engagés dans le fût, ni tant de chefs-d'œuvre de grands artistes oubliés, ni tout l'effort patient et pieux de tant de générations successives. Mais il est impossible de passer à Strasbourg, ne fût-ce qu'un jour, une heure, et de ne pas payer son tribut d'admiration à cette œuvre immense des siècles où la religion n'était pas une montre, où la foi, n'étant pas un vain mot, soulevait les montagnes et les carrières.

Trois cent trente marches conduisent au sommet de la plate-forme, d'où l'œil ébloui s'étend sur les douces et verdoyantes plaines du département du Bas-Rhin et du grand duché de Bade: le Rhin au milieu; à l'est les montagnes opaques de la Forêt-Noire; à l'ouest, la chaîne bleuissante des Vosges; au sud, les premières pentes de la Suisse qui nous cachent Bâle à plus de trente lieues en çà. Parvenu là, on n'est encore qu'à moitié chemin, à peu près, de l'extrémité de la flèche: les espèces d'animalcules parfaitement microscopiques que l'on voit ramper sous ses pieds dans les rues de la vieille ville doivent devenir de là-haut complètement invisibles. Les ascensions sont devenues très-rare à cette pointe aiguë: les cinq terribles marches qu'il faut franchir en dehors de toute balustrade et de tout garde-fou, au-dessous même du bouton, étonnent les plus fiers courageux, et il n'y a plus guère que quelques Anglais spleenétiques qui sollicitent de la municipalité la permission spéciale et le guide exigés, à fort juste titre, pour ce voyage vertical qui faut défaire à reculons, sans quoi nulle tête humaine, même fêlée, ne saurait supporter la vue de l'abîme. Nous n'avons pas entrepris cette ascension périlleuse qui ne saurait rien ajouter à la grandeur, non plus qu'au charme de l'immense panorama dont on jouit de la plate-forme. Gæthe lui-même, dont le nom gravé sur un balustre est religieusement conservé, s'est arrêté ici: nous ne saurions prétendre à le distancer d'aucune sorte. Il y avait foule sur la cathédrale le jour où nous avons gravi au dôme. Qui le croirait? ce lieu sacré et vénérable est occupé, en grande partie, par un pâté d'ignobles constructions qu'habitent les gardiens de l'église, lesquels se sont établis cabaretiers et donnent à boire et à fumer à tous venants. La bière et le cigare en permanence au haut de la maison du Seigneur! voilà une de ces profanes bonhomies que je regrette de trouver dans la catholique Alsace. Elle n'est pas la seule, et tous les cicérons de la cathédrale joignent à leur spécialité une vocation spéciale et tout italienne que je ne dirai pas. On a détruit les boutiques qui salissaient jadis le pourtour du temple: c'est fort bien fait; mais on a laissé les marchands en possession de l'intérieur et du sommet de l'édifice, les marchands, et quels marchands!

Je ne chercherai pas d'autre transition pour quitter les